

Notes critiques sur l'ouvrage de J.-F. Bladé *Etudes sur l'origine des Basques*
(Paris A. Frank 1869)

I. Peuples et "races".

Le livre de Bladé est l'une des manifestations de l'intérêt nouveau porté par les sciences du XIXe siècle, ethnologiques, linguistiques, historiques, à la langue et par là au peuple basques. Peu après la découverte à la fin du XVIIIe siècle de l'unité originelle des langues dites "indo-européennes" (irano-sanscrites, gréco-latines, celtiques, germaniques et slaves) occupant la plupart de l'espace européen et une partie de l'Asie, le basque, déjà reconnu comme "langue-mère" au XVIe siècle (c'est l'une de celles qu'utilise Panurge pour se présenter à Pantagruel sous la plume de Rabelais), attire l'attention des savants par son originalité. Il ne se rattachait visiblement pas à la "famille" linguistique dite indo-européenne, pas plus, pour rester dans l'Europe occidentale, que les langues dites "finno-ougriennes", isolats linguistiques rescapés de l'extension des langues indo-européennes dès l'Antiquité et de la domination romaine du latin en Europe occidentale dès le 1er siècle avant notre ère: l'inuit, le finnois, l'estonien, le hongrois, plusieurs langues du sud Caucase dont le géorgien. Avec cette domination avaient disparu l'ibère en Espagne, le ligure et le toscan en Italie, le gaulois et ses variétés celtiques en Italie du nord, en Espagne du nord-ouest et en Gaule, qui allait devenir la France après l'installation des Francs (peuplade germanique) dans le nord-est et leur domination militaire: victoire des armées de Clovis roi des Francs à Vouillé (507) qui chasse les Wisigoths, autres Germains installés par les Romains pour garder le sud-ouest aquitain, maîtres de Toulouse et du pays des "neuf peuples", la future Gascogne. La pierre de Hasparren (Bladé ne la cite pas) commémorait la séparation au IIIe ou IVe siècle des neuf peuples (Bazadais compris) du reste de la "grande Aquitaine" incluant le Berry, créée par Auguste. Après Vouillé Les Wisigoths se retirent en Espagne qu'ils gouvernent jusqu'à l'invasion des Maures en 711.

A l'époque de Bladé, par les travaux de Lucien Bonaparte et d'autres, on sait que le basque se rattache par son vieux fond lexical et divers traits phonomorphologiques (langue "agglutinante" mot que Bladé utilise souvent) au vaste domaine des langues anciennes dites aujourd'hui "ouralo-altaïques". C'est un mot que Bladé cite en se référant à l'*Etude sur l'ethnographie de l'homme de l'âge du Renne* de Dupont, appliqué non précisément à la langue mais à la prétendue "race" des Basques, mot obsessionnel de son livre sur lequel il faudra revenir: "Les hommes sont rattachés par l'illustre docteur "à la famille uralo-altaïque (sic) du grand rameau touranien" (p. 199). Il cite aussi assez longuement les comparaisons établies déjà de son temps avec les langues amérindiennes (p. 255 et suiv.).

On saura vite après la publication de *L'Origine des Basques*, par les travaux d'Achille Luchaire (*Etudes sur les idiomes pyrénéens*, Paris 1879 et 1881), que nombre de noms et mots basques, qui ont en général leur répondant peu ou pas modifié dans le lexique moderne, ont été conservés dans des inscriptions latines trouvées dans tout le domaine actuel occitan-gascon hors Provence jusqu'aux Pyrénées centrales, datées bien antérieurement au VIe siècle, où, interprétant les mots de Grégoire de Tours, Bladé situe "l'invasion et l'occupation " de la Gascogne actuelle ("à partir du VIe-VIIe siècle" écrit-il même p. 483, et "dans le cours du VIIe siècle" p. 250; "en 767 ils étaient maîtres de toute la Novempopulanie" p. 45), qui leur doit son nom, par les Vascons venus de l'espace haut-aragonais et navarrais. Comme la plupart des historiens régionaux anciens, Oyhénart compris, il situe Calagurris Vasconum, assiégé et pris par les armées de Pompée en -72 pour avoir soutenu le parti de Sertorius, à l'actuelle Calahorra, alors que c'est le site fortifié nommé Loarre en Haut-Aragon tout près d'Aierbe (toponyme basque), à proximité duquel ont été trouvées des monnaies romaines et où Sanche le Grand (999-1033) fit construire un puissant château fort.

Le texte de Grégoire de Tours cité et justement commenté par P. Narbaits (*Le Matin Basque*, Paris, Guénégaud 1975, p. 22), écrit au VI^e siècle, dit exactement ceci: "Quant au Vascons, faisant irruption des montagnes, ils descendent dans la plaine, dépeuplant vignes et champs, livrant les maisons à l'incendie, emmenant des captifs avec leurs troupeaux; le duc Astrovald marcha souvent contre eux mais il n'en exigea qu'une petite vengeance". Ce duc Astrovald au nom germanique obéissait au roi des Francs, et n'entrait évidemment pas outre Pyrénées, pays des Wascons constamment rebelles à la domination wisigothe d'Espagne. "Les Vascons espagnols, cernés d'abord à tous les aspects par des tribus de race étrangère (celtique et aquitanique), ont ensuite étendu leur domaine" selon Bladé (p. 39), et "les Basques transpyrénéens, héritiers des anciens Vascons ont été toujours entourés par les populations profondément romanisées de l'Aragon, de la Navarre occidentale et de la Vieille Castille". Par conséquent, toujours dans la même perspective strictement raciale et hors de propos aux yeux de la science moderne, "les Basques actuels de l'Espagne septentrionale ne sont pas les représentants directs et purs des anciens Vascons" (ibid.) écrit Bladé, se proposant "d'accumuler les objections contre la pureté de la race euskarienne" (p. 56).

Ces envahisseurs "vascons" étaient clairement descendus de la montagne dans la plaine de l'Adour ou plus loin, et rien ne dit qu'ils avaient traversé les cols. Le nom doit très probablement être appliqué aux habitants "montagnards" du pays basque aquitain (Oyhénart les nommera les "Basquitans") dans ce qui se nommera bientôt par changement du *w-* latin (semi-consonne écrite *v/V* en latin valant le "ou" français) en *g-* germanique de Wasconia (*vadu* latin > *vado* en espagnol, *gué* en français), simple raison linguistique, la Gascogne. Depuis César et Strabon cités par Bladé on sait que les Aquitains non celtes ("Garumna dividit..." dit le *De Bello gallico* de César) ressemblaient aux gens du sud de la frontière pyrénéenne, "Wascons" et autres, par leur physionomie comme par leur langue. Si les Gascons se reconnaissent comme romanophones c'est qu'à une époque bien postérieure aux dites "invasions" du Ve siècle, comme partout (le premier texte connu où le "vieux français" se détache nettement du "bas-latin" est du IX^e siècle), ces anciens "bascophones" ou "aquitaphones" (ce qui revient au même) ont oublié leur langue ancienne, non pourtant sans en avoir gardé des traces, ce qu'a bien montré Jacques Allières ("De l'aquitain au basque", in *La langue basque parmi les autres*, Izpegi 1994, p. 59-70...). C'est un fait que nie partout farouchement et maladroitement Bladé pour des raisons qui ne tiennent pas seulement ni principalement à l'histoire linguistique de la région, mal connue d'ailleurs de son temps.

La toponymie regardée avec beaucoup de méfiance par Bladé, et avec raison au vu des montagnes de fantaisies publiées sur ce sujet aride et incommode, mais pourtant indispensable pour repérer, faute d'autres documents, les traces laissées par les langues oubliées (pour les Gascons en particulier) et disparues, prouve pourtant que nombre de noms de lieu de Gascogne, hors territoire resté de langue basque qui était entièrement partie intégrante du premier duché "gascon" jusqu'au XI^e siècle, ne se comprennent que par le lexique basque ou "aquitain". Les ouvrages récents de Michel Grosclaude (*Dictionnaire toponymique des communes du Béarn* 1991, *Dictionnaire étymologique des noms de famille gascons* 2003) et Bénédicte Boyrie-Fénié (*Dictionnaire toponymique des communes, Landes et Bas-Adour*) à côté de recherches moins importantes, l'ont amplement démontré: le substrat linguistique recouvert par la langue des pouvoirs locaux politiques et religieux latino-romans était bien apparenté de près au basque tel qu'on le connaît depuis les derniers temps de l'Antiquité. Cet état de choses s'étend depuis les pays gascons et occitans jusqu'aux Pyrénées centrales, et même jusqu'à la Méditerranée selon le grand linguiste catalan Joan Coromines. Encore tout de la microtonymie de ces régions remontant aux époques

pré-latine et pré-romane n'a-t-il pas été partout et rigoureusement prospecté et analysé.

Après avoir essayé de délimiter les divers peuples de l'Espagne antique, puisque les Basques de France sont venus de là selon lui, à grand renfort de citations d'auteurs et géographes grecs et autres, Bladé s'attarde longuement sur la définition des termes "Ibères" et "Ibérie" utilisés par "des peuples celtiques par leur origine" (p. 178). Il les déduit du nom latin de l'Èbre "Iberus" assez raisonnablement, et écarte l'identité "raciale" des Ibères d'Espagne et des Ibères du Caucase - où l'on trouve pourtant des langues de loin apparentées au basque - cités par les auteurs anciens, ce qui reste aussi du domaine du raisonnable faute de nouveaux travaux sur la question, et conclut qu'une grande partie de l'Espagne est de "race celtique", en particulier les Cantabres longtemps confondus à tort il est vrai avec les Basques (p. 179).

Divers auteurs anciens cités avaient attribué aux Ibères d'Espagne "la colonisation de la Corse" et de "la Sardaigne" (ibid.), ignorant évidemment un substrat incontestablement basque dans la partie orientale de la Sardaigne (thèse récente d'E. Blasco-Ferrer à la suite de divers linguistes italiens), non seulement en toponymie mais même dans des formes dialectales. Les trois îles de Sicile, Corse et Sardaigne "habitées bien avant les temps historiques et l'arrivée des colonies dites ibériennes", selon Bladé, "avaient été fournies par des peuples de race celtique" (p. 184). Il ne sait rien de précis sur l'extension de la langue ibérique dans la péninsule et encore moins sur la langue ibère elle-même, qui n'est pas encore totalement lue même aujourd'hui malgré de grands progrès et la compréhension de l'écriture ibère syllabique. Il réfute avec raison mais sans argument l'identité de cette langue mal connue et du basque, affirmée imprudemment depuis Oyhénart, même si l'ibère, qui a laissé aussi des traces en occitanie méridionale ("Festus Avenus fait du Rhône la limite de l'Ibérie et de la Ligurie" p. 177), a comme on le sait aujourd'hui de nombreux points communs, lexicaux et toponymiques, phonétiques et grammaticaux, avec le basque. Selon Bladé "les Ibères ne formaient pas un grand peuple, comme le prétend Humboldt (...) l'Ibérie est une pure expression géographique, et le simple nom de pays qui nous apparaît, dès l'origine, comme occupé par des peuples de races diverses" (p. 384-385). Il n'y a de "grand peuple" pour Bladé que ce qui se rattache à la "race celto-aryennne" (Gascons compris évidemment selon lui), formule qu'il répète sous diverses formes selon des préjugés courants de son époque et dont n'a que trop vu par la suite les effroyables applications. On verra qu'il étend ce racialisme aryen à la critique de la langue basque elle-même.

Obsédé de "race" Bladé veut "accumuler" tout au long de son livre "les objections contre la pureté de la race euskarienne" (p. 56). Ce racisme éclate au chapitre premier de la seconde partie, "Les Basques d'après l'anthropologie" (p. 184). Après un descriptif fort savant de la géographie ibérique et des grandes étapes préhistoriques et leurs vestiges dans la péninsule connus à son époque (beaucoup de nouveau a été découvert par la suite), il trouve que "le crâne de Néanderthal, comme le reconnaît Sir Charles Lyell, n'est pas aussi ancien qu'on pourrait le croire, et il est incontestablement celtique" (p. 198). Quant "à la famille *uralo-altaïque* du grand rameau touranien" selon le docteur Bonnet déjà cité, "à petite taille, à teint jaunâtre et bistré, à chevelure lisse et noire, à crâne arrondi etc.", Bladé voit "cette race encore représentée aujourd'hui dans les Alpes tyroliennes (etc.) par une population à petite taille, à teint jaunâtre et bistré, à chevelure lisse et noire, à crâne arrondi etc. (...) Enfin, la Ligurie tout entière est occupée par cette race, et dans l'Espagne, le Portugal et les Pyrénées, les descendants des anciens *Ibères* appartiennent au même type" (p. 199).

On peut écarter la suite des longues et oiseuses citations et références sur les caractères physiques raciaux, taille, teint, cheveux, yeux, brachicéphalie etc., extrêmement approximatifs du point de vue de la science moderne, dans le chapitre consacré aux "Basques actuels d'après l'anthropologie" (p. 213). L'analyse anthropologique d'après les auteurs du temps se perd dans des détails contradictoires et aussi ridicules que ceux-ci rapportés de divers auteurs sur la "taille" des Basques: alors que selon le colonel Napier "les Euskariens sont une race grande", pour Broca ce sont "au contraire des hommes petits et trapus", et "Alfred Maury semble se rallier au même sentiment, quand il dit que les Basques sont moins grands que les Béarnais" etc. (p. 214). Il est vrai que Bladé conclura ensuite plus raisonnablement et au vu de l'expérience "qu'il y a, en France et en Espagne, des Basques de toute taille" (p. 217). Et en définitive, du point de vue racial qui est le sien, "les Basques, héritiers plus ou moins directs des Vascons, sont un peuple ("un petit peuple" *Préface I*) fort mélangé (...) Néanmoins la moyenne de la plupart de ces caractères (taille, teint, coloration de la barbe, des cheveux et des yeux où dominent les nuances sombres, tête osseuse même) permettraient généralement de constater un assez bon nombre d'analogies ou similitudes entre les Basques anciens et modernes, et la race à laquelle M. Pruner-Bey donne le nom de *mongoloïde*" (p. 230).

Pour aborder le très difficile et complexe problème de "l'origine des peuples", mais pour lui "des races", auquel se rattache son livre, Bladé ne disposait d'aucun des outils scientifiques qui ont permis très récemment de très grandes avancées dans la connaissance de l'histoire des groupes humains de l'Eurasie, de leurs apparentements et différenciations à partir des rameaux primitifs, et de leurs déplacements dans l'espace. Il ne disposait pas des ressources de l'hémotypologie, ni de l'analyse de l'ADN qui a permis de remonter assez haut dans la très longue (des millions d'années) préhistoire humaine. Si tout est encore très loin d'être connu et sûr dans ce vaste domaine scientifique, pour les Vascons et leurs héritiers comme pour les autres, il aurait pu du moins apprendre que Basques ou Gascons, "racialement" identiques pour s'en tenir à sa terminologie, ne se sont séparés que par l'adoption ou non du roman issu du bas-latin populaire puis devenu officiel (langue des Etats monarchiques médiévaux), et l'abandon ou non de la vieille langue "aquitaine". Cet abandon très progressif dans le temps et l'espace à partir des centres administratifs civils et religieux au cours du premier moyen âge et sans doute jusqu'aux XI-XIIIe siècles (les premiers textes gascons connus sont de ce temps), et des permanences diverses parfois documentées (dans le Haut-Aragon déjà romanisé le basque est interdit pour raison de contrôle administratif au marché de Jaca au XIVe siècle), fait que la ligne de séparation entre parler basque et gascon est impossible à dessiner avec précision et stabilité, quoiqu'on l'ait souvent tenté sans bons résultats, aussi bien dans le temps que l'espace. Tout ces faits et beaucoup d'autres contredisent radicalement la tranquille affirmation de Bladé après divers témoignages sur le recul du basque au XIXe siècle même: "Voilà tout ce que nous apprennent les savants sur le terrain perdu par le basque, des deux côtés des Pyrénées, à des dates non précises, mais dont on ne saurait pourtant contester le caractère plus ou moins récent" (p. 255). A l'appui de cette affirmation viendront plus loin des commentaires toponymiques pour l'essentiel d'ordre lexical tout aussi largement inexacts.

II. Race, langue et culture.

On sait bien aujourd'hui que langues et peuples ne correspondent pas partout ni même, malgré les efforts unificateurs et centralisateurs des pouvoirs étatiques, les langues et les Etats: plusieurs Etats peuvent être de même langue dominante ou exclusive et au contraire un seul Etat en contenir, reconnaître et utiliser plusieurs de rang officiel (quatre pour la seule petite Suisse). Il est donc impossible d'identifier partout un "peuple" à une langue: au cours de l'histoire tant de langues ont été

abandonnées et d'autres, moins nombreuses, sont devenues dominantes en remplaçant les anciennes! Bladé, lui, prétend définir "les Basques d'après la philologie" (titre du Chapitre II), et "appliquer la philologie au problème de l'origine des Basques" (p. 237). Il faut reconnaître d'emblée qu'il a écarté sans nuances et avec raison les fantaisies de toutes sortes avancées depuis le XVIIe siècle et encore de son temps sur l'identité propre et l'origine de la langue basque: la théorie biblique, sémitique ou thubaliennne selon des auteurs principalement espagnols inspirés par l'ignorance et les préjugés religieux, d'autres nord-africaines (berbère) ou africaines tout aussi fantaisistes, ou encore "atlantistes" autour du mythe antique de l'Atlantide.

Il n'a pas de mal non plus à prouver par une analyse lexicale élémentaire l'inauthenticité de quelques poèmes prétendus anciens inventés dans le cadre de la mode romantique "ossianique" (*Chant d'Altabiscar*, *Chant des Cantabres* etc.), que par exemple l'imprudent et peu scientifique en matière de langue Augustin Chaho ("qui est bien, avec Llorente et Zamacola, le plus effronté menteur qui ait jamais écrit sur le Pays basque" p. 440) avait semblé prendre pour argent comptant. Meilleur connaisseur du Pays basque aussi bien français qu'espagnol et de la langue basque que la plupart de ses contemporains traitant de la question, aidé des œuvres de Darrigol (1827) et d'Inchauspé (1858) à qui il rend hommage (p. 264 et 269) et d'autres (p. 268), Bladé n'en commet pas moins quantité de bévues sur l'histoire de la langue, l'interprétation des textes et l'étymologie des mots basques non empruntés au monde latino-roman. Elles sont en général inspirées, parfois ouvertement, par le préjugé ethnologique raciste appliqué à la linguistique. Pour résumer d'avance cette attitude, elle mène presque constamment à minimiser et dévaloriser, sur un plan ethno-esthétique qui n'a que faire en matière scientifique, toute manifestation linguistique ou généralement culturelle, historique même, attribuable au "petit peuple" si "mêlé" des "Euskariens".

Tous les spécialistes ont remarqué, indépendamment des variantes dialectales de France et d'Espagne et de ce qu'elles doivent aux influences romanes reçues et accentuées au cours du Moyen Age et après, la grande stabilité de la langue basque dans ses traits fondamentaux. Bladé affirme au contraire avec aplomb que la difficulté (en réalité faible et toute relative pour qui veut s'en donner la peine avec les moyens requis) de comprendre et traduire quelques textes du XVe siècle recueillis et publiés plus tard et donc déjà partiellement déformés par la langue contemporaine des publications, "tient à la transformation que la langue basque a subie constamment, à une décomposition (sic) graduelle, dont il est facile de suivre les progrès" (p. 262-263). Idée reprise en fin de volume dans ces termes: "Le basque a subi, depuis le XVe et le commencement du XVIe siècles, de telles altérations que les documents de cette époque sont rarement intelligibles" (p. 459).

La pièce principale pour faire la démonstration très déraisonnable de cette dégradation du basque "de ce côté des Pyrénées" (p. 263) vient après le vers terminal des strophes de la chanson de Josquin des Près "Une mousse de Biscaye": malgré les variantes graphiques dues très souvent aux erreurs d'impression d'une langue inconnue des éditeurs, il faut lire (correction d'Inchauspé p. 264) en graphie actuelle *zoaz zoaz ord(u)onarekin* "allez allez avec la bonne heure". Cette pièce est le commentaire qu'il donne du texte déjà cité du Livre II du *Pantagruel* de Rabelais "passage incompréhensible" (p. 264-265) paru et publié à Lyon en 1542. Au lieu de voir l'évidence, à savoir que le texte manuscrit fourni par quelque bascophone (de la cour de Marguerite de Navarre peut-être) à Rabelais qui, "Cadurcien" parfaitement ignorant du basque, l'a copié ou fait copier pour son imprimeur, s'est trouvé rempli d'erreurs de mauvaise copie (source constante d'erreurs de lecture du basque par des non bascophones ou même des Basques) ou cacographies aggravées par l'impression, reproduites de plus en graphie propre au français du XVIe siècle, bien éloignée aussi bien de la transcription régulière de la phonétique basque (qui ne sera régularisée

pour la première fois dans l'écriture que par Oyhenart en 1657, ce que Bladé semble ignorer) que de la graphie du français moderne, soit plusieurs étapes ou filtres de déformation du manuscrit originel inconnu, il prend le tout au pied de la lettre pour en déduire de profonds changements du basque depuis le milieu du XVI^e siècle, en se posant cette étrange question: "Est-il naturel de croire que Rabelais, qui avait tant de facilités pour se renseigner auprès des Basques, ait retouché son œuvre pour interpoler un passage incorrect ou vide de sens? Ne faut-il pas, au contraire, en tirer la conclusion (...) que l'idiome euskarien a subi de telles modifications que les anciens fragments sont devenus à peu près inintelligibles?" (p. 266).

Comme d'autres interprètes et traducteurs plus ou moins fidèles du texte connus de son temps qu'il cite et critique en note (p. 264-265 note 1), Bladé a bien vu là un texte "rédigé en idiome euskarien" (p. 265) malgré la mauvaise reproduction graphique et les coupures de mots, mais ne traduit que *jona* "seigneur", *genicoa* "Dieu" (p. 265) et l'emprunt roman adapté au basque *erremedio* "remède". Pour reprendre l'ensemble du bref paragraphe de présentation en basque du pauvre Panurge au grand Pantagruel, on y a lu assez aisément, malgré la graphie, un texte cohérent de supplication, de sens général comparable dans les diverses langues utilisées (successivement allemand, charabia indien "des Antipodes", italien, écossais, basque, hollandais, espagnol, danois, hébreu, grec, "utopien", latin, français enfin) mais adapté et varié selon chacune d'entre elles.

Le texte basque se compose de mots dans l'ensemble bien connus, mal copiés par quelque non bascophone sur une déclaration d'abord orale, soit propres au basque soit d'emprunt roman, successivement: *Jona* = *jauna* "seigneur", *andie* = *handia* "grand", *guaussa* = *gauza* "chose", *goussy etanu* = *guzietan* "en toutes" (*etanu* de Bladé est un erreur: c'est *etan*, aussi bien dans l'édition Granier de 1950 p. 190, édition de référence qui ne porte pas plusieurs formes lues dans Bladé, que dans le commentaire et la traduction qu'en a faits L. Michelena: voir ci-dessous), *be harda* = *behar da* "il faut", *er remedio* = *erremedio* "remède", *beharde bersela* = *behar den berzela* "qu'il faut autrement": le -n de *den* verbe conjonctif écrit ou plutôt marqué par un trait au-dessus de la voyelle selon la vieille graphie abrégative médiévale porté plus loin dans *la(n)da* (que Bladé confondant encore une fois *n/u* écrit à tort *lauda*) a pu être omis ou oublié au manuscrit ou à l'impression.

C'est ici la seule vraie difficulté du texte: L. Michelena (*Textos arcaicos vascos* p. 148-149, San Sebastián 1990) préfère lire au lieu de l'adverbe *bersela* = *berzela* "autrement", *bezala* "comme" ce qui donne *behar de(n) bezala* "comme il convient" expression courante, qui n'explique et n'éclaire pourtant pas le segment suivant seul resté impénétrable: *ysser la(n)da* = *lan da* étant clairement "c'est du travail" au sens "c'est difficile", reste l'étrange *ysser* = *izer* apparenté à *ezer* "rien" qui n'éclaire rien non plus. A moins qu'on n'ait mis là, par ignorance ou maladresse du traducteur du texte voulu et fourni par Rabelais, quelque mot roman à peine déformé, comme le gascon béarnais *esser* italien *essere* "être", combiné graphiquement avec le radical-infinitif basque *izan* nom verbal *izaite* idem? Dans cette hypothèse tout devient presque clair, en considérant aussi que *beharde* tout après *behar da* est une répétition inutile avec -*de* au lieu de -*da* cacographie banale: l'ordre des mots français "il faut remède" peut très bien se dire en basque et même de préférence en bon style *erremedio behar da* "remède il faut". On a donc: *behar da erremedio berzela esser/izan lan da*, soit en ordre des mots français "il faut un remède, être (exister, vivre) autrement c'est du travail (c'est difficile)." Dans la longue note 1 (p. 214-265) Bladé fournit une traduction rapportée dans un ouvrage (Bayonne 1826) de "Lor. Urhersigarria" (sic! ce nom dit "celui qui fait rétrécir l'eau" ou "l'eau rétrécissante") et due à un "Labourtain" et un "Souletain": elle est ingénieuse et cohérente mais oblige à inventer du texte au lieu de supprimer une répétition et à comprendre *ysser* comme *izerdi* "sueur", ce qui donne la traduction "autrement besoin est de suer". En fait *izerdi lan da* est "c'est un travail à suer".

Le reste demande les mêmes restitutions de graphie et de mots mécoupés par l'imprimeur lyonnais: *Anbates* (Bladé écrit *aubat es*) *othoy y es nausu* = *hanbatez othoiez nauzu*. Michelena (ibidem) restitue pour *nausu* une réduction orale courante de *nagozu* allocutif "je vous suis" au sens "être" de *egon* "rester, demeurer" dans les dialectes d'Espagne comme en castillan "estar". Mais dans les dialectes aquitains *nauzu* est une forme conjuguée de **edun* "avoir" valant allocutif de "être" aujourd'hui *nuzu*, ce qui donne: "Pour autant vous m'avez (ce qui vaut "je vous suis" en allocutif) en prière", le mot *othoi* "prière" ayant pris déjà à la même époque (voir plus loin chez Liçarrague) ou avant un suffixe analogique parfaitement explicable *othoitz*, pour devenir interjection au sens "je vous en prie".

ey nessassu (chez Bladé *nessassust*) *gourray proposian ordine den* = *ein* (forme orale relâchée courante de *egin*) *ezazu gure proposian ordine den* "faites à notre propos (sujet) ce qui est d'ordre" pour "ce qui se doit": la finale *-sian* indique un monosyllabe devenu courant à l'oral relâché et par là généralisé déjà dans les écrits basques du temps au lieu de la forme pleine dissyllabique *-ean* toujours conservée dans la langue soignée; et en basque moderne on doit déterminer par *-a* le verbe relatif en *dena* "ce qui est", sauf si le segment est introduit par l'interrogatif *zer* "quoi, ce que" *zer ordine den* "ce qui est d'ordre": on peut penser ou que les deux constructions ont été mélangées ou que l'interrogatif a été omis à la copie ou même dans la traduction orale de départ.

nonyssena (*noneyssena* chez Bladé) *bayta facheria egabe* = *non izanen baita faxeria gabe* "car il en sera (ira) là sans fâcherie": *yssena* (on ne peut comprendre *izena* "le nom") avec la même absence de la marque de nasale déjà signalée et métathèse cacographique des voyelles *e/a* pour le participe futur *izanen* immuable depuis des siècles; *gen herrassy badia sadassu* (*sedassu* chez Bladé) *noura assia* = *jin erazi badiazadazu neure asia* = "si vous m'avez fait venir mon rassasiement": sous la graphie désordonnée les formes verbales sont tout à fait précises et correctes, avec *diazadazu* forme dialectale ou locale pour le plus commun *dezadazu* et une probable cacographie (confusion *e/a* fréquente dans le texte qui tient peut-être au fait bien connu que les voyelles basques sont moins différenciées en ouverture que les françaises) *noura* pour *neure* "mon, mien", et forme orale *-ya-* monosyllabe de *asia* pour *asea* (voir ci-dessus).

Aran Hondouan (*hondavan* chez Bladé) *gual de cydassu naydassuna* = *haren onduan galde zi(a)dazu nahi duzuna* "à la suite de (après) cela demandez-moi ce que vous voulez": même forme orale avec *w* du dissyllabe de *ondwan* pour *ondoan* trissyllabe, et répartition assez anarchique des aspirations dans tout le texte, comme dans les Proverbes biscayens de 1596 à Pampelune que Bladé ignore alors qu'il connaît ceux d'Oyhénart 1657: *ondo* "fond" et "suite, côté" étant héritier du latin *fundu* il peut y avoir restitution latinisante d'une aspirée pour *f* inconnu en basque ancien, procédé courant au moins depuis le XI^e siècle, mais Bladé ignore les milliers de citations médiévales de basque depuis le Xe siècle, à plus forte raison celles de l'Antiquité comme les inscriptions de Veleia en Alava découvertes à la fin du XX^e siècle.

Estou oussyc (*oussye* chez Bladé) *eguinan soury hin er* (*hien en* chez Bladé) *darstura eguy harm* = *eztut hutsik eguinen zuri hemen erdastura egin arren* "je ne ferai pas de faute quoique ici je vous aie fait parlure étrangère": le *-t* final de *eztut* ("je" sujet) a été très sûrement omis par le copiste (*eztu* est "il n'a pas"), et le reste fait partie des cacographies et mécoupures signalées comme *hin* pour *hemen* prononcé parfois *heen* "ici", sauf *erdastura* mot apparemment inconnu qui fait un peu difficulté: *eraste* est "bavarder", et *erdara* "langue étrangère" pour le basque, comme le basque l'est aussi pour Pantagruel: le sens est donc très cohérent, même si le mot dérivé de *erdara* mêlé peut-être à *eraste* avec le suffixe d'emprunt *-ura* de "parlure" (en vieux français "parleure") doit être restitué sans beaucoup de risque d'erreur.

Genicoa plasar (*plassar* chez Bladé) *vadu* = *Jeinkoak plazer badu* "s'il plaît à Dieu", littéralement "si Dieu a plaisir" dans la forme basque habituelle: *genikoa* semble une

forme réduite de *gainekoa* "celui d'en haut" qui n'en est pourtant pas l'étymologie, sauf ironie et jeu de mots peu probables du locuteur (en écho à Panurge la réponse d'Eudemon est: "Estez vous là, Genicoa? = Etes-vous là G.?"?), puisqu'un texte du XIV^e siècle ignoré de Bladé a le génitif *jangoicoaren* c'est-à-dire avec réduction déjà de la diphtongue de *jaungoikoaren* "du seigneur d'en haut", étape phonétique intermédiaire entre ce composé étymologique et le moderne *jainkoljeinko* (Dechepare 1545 a encore la forme *iangoyco* avec *ieyngoyco*, *ieynco* et *geynco*: l'ancien *yod* semi-consonne initial s'est écrit ensuite *j* et prononcé en dentale palatalisée "dd"); le nom de Dieu est de ce fait resté déterminé par *-a* "le" en basque comme tout nom commun qu'il est d'origine. Mais en fonction de sujet de transitif il devrait porter dans le texte le suffixe *-k*, qui a pu être omis comme d'autres lettres finales, mais qui pourtant n'apparaît pas dialectalement dans tous les textes basques anciens, peut-être par imitation des langues latino-romanes non ergatives qui ne portent, à la différence du basque, aucune marque spécifique du sujet de transitif par rapport à l'intransitif.

En somme et à l'encontre de ce que répète à tort Bladé, le texte de Rabelais illustre fort bien la grande stabilité et la lenteur des modifications du basque subies au cours des siècles, soit par changements phonétiques internes, soit pour une large part inévitable surtout en lexique sous l'influence prolongée des langues dominantes officielles et administratives. Comparativement, les textes français de ce temps, Rabelais et jusqu'à Montaigne, demandent en général des éditions bilingues "moyen français/français moderne" ou des "traductions", pas seulement pour l'orthographe, pour être simplement lus et compris de tous aujourd'hui.

Bladé souligne comme tout un chacun le sait, qu'après Rome et depuis la haute époque médiévale jusqu'à l'époque contemporaine, en tout deux longs millénaires, le basque n'a jamais été dans l'histoire "langue officielle" d'un Etat, c'est-à-dire en fait d'une Cour, d'une Eglise, des grands centres urbains commerciaux contrôlés par l'Etat, avant les premiers livres du XVI^e siècle imprimés (ou non: Lazarraga en Alava, ouvrages connus et perdus en Cize et Labourd signalés par Oyhénart au siècle suivant). "Le basque n'a jamais eu d'existence officielle (sic), et nous verrons, dans l'avant-dernier chapitre de cet ouvrage, qu'aucun document de droit coutumier des Euskarisens n'est rédigé dans cette langue" (p. 259). C'est en effet la Cour et l'Etat (monarchique ou non) ou l'Eglise qui avaient les conditions nécessaires à l'apparition médiévale des troubadours occitans et trouvères d'oïl, poètes et premiers "romanciers" reconnus, philosophes et théologiens, comme des tragiques, des aèdes et autres dans la Grèce antique guerrière et commerçante ou à Rome, et à l'écriture et la publication de leurs œuvres.

Cette réalité doit être cependant nuancée: un Etat majoritairement basque s'est créé avec le royaume de Navarre d'Eneco Arista au début du IX^e siècle, en même temps à peu près qu'un nouveau duché de Gascogne issu des Neuf peuples déjà sans doute largement romanisés avec Sanche Mitarra qu'on comprend *menditarra* en basque "le montagnard", "élu en 851" (p. 48), tous deux gouvernés par des princes très étroitement apparentés. Oyhénart avait démêlé aussi la généalogie et l'origine "navarraise" de ce premier duc des Gascons: "Le surnom de Mitarra ou Metarra, comme on le lit dans quelques documents, avait peut-être été donné à Sanche parce qu'avant d'être appelé au principat de Gascogne il habitait une région montagneuse. Car le mot dans la langue vasconne signifie le montagnard ou l'habitant des montagnes": cf. Oyhénart *Notitia ...*, Livre III, chapitre VI; tout ce chapitre qui intéresse tant la Gascogne ducale et sa généalogie est passé sous silence par Bladé. En Navarre on peut supposer que les deux premières dynasties jusqu'aux fils de Sanche le Grand au milieu du XI^e siècle étaient encore bascophones, même si tous leurs documents et "chartes" connus sont comme partout nécessairement en latin. Mais le *For général de Navarre* compilé au milieu du XIII^e siècle à partir de textes pour la plupart bien plus anciens conserve encore tout un lexique de règlements surtout

fiscaux en langue basque, ce qui laisse supposer qu'il y eut aussi aux premiers siècles pour l'usage commun une législation en langue basque qui n'a laissé que ces vestiges écrits.

Les autres grands textes basques connus du XVI^e siècle, compte tenu de quelques inévitables archaïsmes, dialectaux (Dechepare cizain, Lazarraga alavais) ou non, qui touchent surtout quelques points de la conjugaison du verbe (voir plus loin), restent d'un abord assez facile et dépourvu de toute vraie difficulté pour un lecteur moderne bon praticien de sa langue.

*

Dans les pages que Bladé consacre à la littérature basque, une fois écartées les trop longues et inutiles discussions sur les fausses antiquités inventées au XIX^e siècle, il est visiblement mal renseigné. D'abord sur les dates: il date de 1587 "les poésies du curé Dechepare" (p. 267), alors que le recueil de poésies profanes et religieuses de Bernard Dechepare curé de St-Michel en Cize mais aussi vicaire général pour la Basse-Navarre épiscopalement "bayonnaise" (l'autre est "dacquoise" jusqu'à la Révolution) occupée par les troupes de Ferdinand le Catholique pendant la guerre de Navarre (1512-1530) à laquelle il est mêlé, tenu pour un vrai et grand poète malgré des facilités et insuffisances formelles que dénoncera plus tard (1665) le "classique" Oyhénart, premier livre imprimé en basque, est publié à Bordeaux en 1545, exactement contemporain de Rabelais. Bladé n'en cite pas une ligne. La traduction basque du *Nouveau testament* de Liçarrague ("Jean de Liçarrague de Briscous" dans le texte français de la dédicace, "Ioannes Leiçarraga Berascoizcoa" dans le texte basque), "la version huguenote commandée à Jean de Leiçagarra (sic) par Jeanne d'Albret" (ibid.) est datée de "1591" (ibid.) au lieu de 1571, imprimerie Pierre Hautain à La Rochelle. La traduction de Liçarrague, à laquelle on peut reprocher au mieux un trop large usage des emprunts romans lexicaux est exceptionnelle à la fois par la qualité linguistique et la lisibilité pour tout bon lecteur moderne, mais Bladé n'en cite pas non plus une seule phrase, pas plus que des excellents et tout à fait lisibles prosateurs et autres labourdins du début du XVII^e siècle: Materre (1617), Axular (1643) etc.

Après la traduction proprement dite de Liçarrague et les textes annexés avant un *ABC edo Christinoen instructionea, othoytz eguiteco formarequin* "ABC, ou l'instruction des chrétiens avec le modèle (forme) pour prier", se trouve un calendrier bien dans l'air du temps ainsi intitulé: *Kalendrera bazco noiz daten, ilhargui berriaren eta letra Dominicalaren eçagutzeco manerarequin* "Le calendrier, quand sera (ou "peut être": voir plus loin) Pâques, avec la nouvelle lune et la manière de connaître la lettre dominicale". Bladé le cite curieusement en note (ibid. note 1) à partir d'une mauvaise information faisant contresens: "Je ne tiens pas compte d'un calendrier basque (*Kalendera basco*) introuvable, et qui, d'après Renouard, aurait été imprimé à la Rochelle en 1571. Ce devait être un ouvrage de propagande protestante" (p. 267), ce qui n'est pas du tout le cas.

Bladé consacre une longue note (p. 266 note 1), à partir d'études publiées sur le verbe (Oyhénart, Inchauspé, Abbadie d'Arrast), pour signaler le changement d'emploi du verbe futur ou potentiel (mode basque dont Bladé ne parle pas), en *-te* pour l'intransitif (et *-ke* pour le transitif): "(...) du temps d'Oihénart le dialecte labourdin possédait une forme isolée du futur *nazaïte* "je serai", (...) *date* "il sera" etc." (voir ci-dessus); et ensuite: "Au contraire, le Souletin dit simplement *nizate*". En effet le navarro-labourdin courant et le souletin ont une conjugaison probablement de base étymologique de *izan* "être" en *niz* "je suis" etc. au lieu de la forme analogique ailleurs *naiz* etc. Le maintien en souletin de cet ancien futur simple remplacé par la forme composée et employé aussi par Liçarrague dont le texte est déjà pour une part une sorte de pan-dialectalisme, est l'un des traits qui définissent les dialectes basques.

Il s'explique assez aisément par le fait que futur ("qui sera") et potentiel ("qui peut être") sont mentalement étroitement liés. Bladé grand "philologue" aurait pu en faire la remarque.

Il ne signale pas un autre changement de forme conjuguée plus conséquent entre la langue du XVIe et du début du XVIIe siècle et celle du XVIIIe: c'est l'abandon du "passé aoristique" indicatif traduisant le "passé simple" ou "prétérit" français à second auxiliaire **edin* ou *ezan*, dont la nature et la spécificité ne sont pas clairement découverts à son époque. C'est surtout Oyhénart grand latiniste qui en fait usage comme équivalent du parfait latin ou même d'un présent: *agian zerrana etzadin engana* "celui qui dit "peut-être" ne se trompa pas" (Prov. n°8), en basque moderne *etzen enganatu* même sens; *hel nadinean* "quand j'arrive" (poème n°3), en basque moderne *heltzen nizanean* même sens. Cet emploi ancien a été tôt abandonné au profit des formes plus aisées à premier auxiliaire et participe à l'indicatif, et réservé aux emplois du second auxiliaire avec radical invariable (parfois dits "subjonctifs"), pour exprimer seulement des subordonnées de but et d'impératifs-votifs (chez Dechepare *banedika dadila* "qu'on bénisse" etc.). Bien que Bladé n'en fasse pas mention, c'est un des plus importants changements grammaticaux entre le basque littéraire ancien et moderne. On n'aurait aucun mal à relever entre le français "classique" du XVIIe ou XVIIIe siècle et le français moderne des modifications aussi importantes dans l'emploi des modes verbaux, sans pouvoir rien affirmer ici sur le gascon.

Des œuvres d'Oyhénart dont il connaît par ailleurs la *Notitia* dans la première version de 1638 (et non celle complétée et rectifiée de 1656) et en apprécie la qualité historique, sans l'avoir bien lu comme on verra plus loin, il ne cite que les Proverbes, ignorant le recueil poétique intitulé *Ot-en gaztaroa* "La jeunesse d'O." avec les traductions de textes et poèmes religieux (le décalogue, *Vexilla regis*) annexés, et à plus forte raison le complément poétique si intéressant de 1664, et la "Lettre de l'art poétique basque" de 1665 où le poète, parémiologue et historien, le premier auteur d'une description correcte de la langue et de la grammaire basques, expose les règles très exigeantes et spécifiques d'une "poétique basque". L'information de Bladé sur la question de la littérature et de la poétique basques avant la fin du XIXe siècle qu'il prétend juger pour la dévaloriser est donc extrêmement lacunaire.

Les appréciations de Bladé sur la pratique poétique basque ancienne ne sont pas de meilleur aloi. Citant le début d'ailleurs inexact de la chanson de la bataille de Beotibar qui eut lieu en 1321, resté dans les mémoires et rapporté par Garibay au XVIe siècle avec les marques inévitables du langage de son temps, il en donne ce commentaire faux: "Comment peut-il se faire que le basque du XVe siècle étant pour nous si obscur, celui du fragment de Beotibar soit si intelligible et si clair?". Sa citation du texte, prise dit-il dans "le *Romancero castellano* de Dopping (Leipzig, 1817)", est du reste inexacte et la traduction pas très précise: "Mila urte ygarota" est "après mille ans passés" et non "depuis plus de mille ans". Au lieu de "Guipuzcoarroc sartu dira/Gasteluco etchean. Nafarroquin artu dira", le texte porte "Guipuzcoarroc (...) Nafarrokin batu dira/Beotibarre(n) pelean": "Les Guipuzcoans sont entrés (...) ils se sont rassemblés avec les Navarrais à Beotibar au combat" (d'autres versions ont *bildu* "réunis" au lieu de *batu* "assemblés": L. Michelena op. cit. p. 67). Bladé traduit "Les Guipuzcoans sont entrés dans la maison du château fort", au lieu de "dans la maison de Gastelu", nom commun de maisons comme partout en Pays basque, même si le sens du latin diminutif *castellu* adapté au basque est à l'origine "château fort". Le *artu* de sa version (participe de *arr/ari* "faire, fait") le mène à traduire "Avec les Navarrais ils se sont livrés / A Béotibar bataille". Le commentaire historique, dû peut-être à ses sources, n'est pas plus exact: "Il s'agit d'une bataille gagnée par les Guipuzcoans sur les Biscayens le 12 décembre 1321", que L. Michelena (ibid.) en accord avec le texte (pas de "Biscayens") rectifie en ces termes (traduction): "ce chant célèbre la victoire des Guipuzcoans sur une armée navarraise qui était entrée sur leur

territoire en l'an 1321". Annexés par le roi de Castille en 1200 en l'absence de Sanche VI dit "le Fort" roi de Navarre alors parti en Afrique du nord, après 9 mois de siège de Vitoria, l'Alava, le Guipuscoa et à partir de 1300 la Biscaye étaient passés sous l'autorité du roi de Castille. La bataille de Beotibar et d'autres ont lieu dans ce contexte précis d'hostilité entre les Navarrais et les partisans castillans des territoires annexés. La réunion des trois rois, Aragon, Castille et Navarre, mènera à la victoire décisive sur les Maures à Las Navas de Tolosa en 1212.

Il en est des formes et strophes poétiques, comme des airs et des chansons: tous sont par définition mobiles et s'imitent et d'adaptent constamment avec plus ou moins de variations d'une région à l'autre, et d'une langue à l'autre ("les Basques ont emprunté, tant pour la poésie artistique que pour la poésie populaire, la prosodie des peuples voisins" p. 230), comme on le voit bien par la vogue du sonnet inventé en Italie qui envahit toute l'époque renaissante et pénètre même en basque avec le fameux premier sonnet d'Oyhénart (1657). Bladé qui semble ignorer le tout, accumule là-dessus les contre-vérités ou... les évidences: "La littérature artistique des Basques est essentiellement moderne, et toute d'imitation. C'est un fait dont je me suis convaincu par des études longues et minutieuses", se référant "au chapitre IX du livre sur *Le Pays basque* de M. Francisque-Michel" (p. 229). Pour le "rythme" (sic), écrit-il, " je serai court. Les Basques n'ont point de prosodie spéciale (...), et ils ont emprunté, tant pour la poésie littéraire que pour la poésie populaire, les procédés des Espagnols, des Français et (sic) des Gascons" (p. 467). Il lui aurait fallu démontrer que "les Gascons" ont inventé et quand une prosodie propre à leur dialecte roman occitan, distincte de celle des troubadours "limousins" ou occitans ou des trouvères d'oïl et de leurs contemporains et successeurs divers, italiens et autres.

Mieux renseigné, même sur ce qui était connu de son temps, et moins épris du déraisonnable "celto-ariano-gasconisme", il aurait pu savoir que la poésie basque a des traits bien spécifiques, quand il ne seraient pas forcément "originaux". La pratique populaire de la strophe monorime à vers plus ou moins réguliers propre à à l'improvisation poétique dont les Basques sont un peu restés "les spécialistes", en est un, avec les spectacles dramatiques à quatrains d'hémistiches ou vers rimés dites "pastorales" qui ne furent pas seulement comme aujourd'hui souletines, et pas davantage seulement "basques", et les "charivaris" et "courses d'âne" (Astolaster) satiriques et comiques. Au XVIe et au XVIIe siècles apparaissent comme partout les formes poétiques savantes les plus élaborées sous la plume d'Oyhénart, que Bladé connaît forcément mais ignore absolument.

Une strophe justement qu'Oyhénart avait perçue comme "propre et particulière à nos Basques" (1665) est le tercet inégal monorime, deux vers courts heptasyllabes en général et le troisième deux fois plus long, le plus souvent coupé et imprimé en deux hémistiches en strophe apparemment régulière de faux quatrain selon des usages qui ont perduré, ce qui fait dire à Oyhénart que le troisième "vers" (en fait hémistiche) "n'a pas de rime". Elle peut être écrite en distiques comme les 24 strophes du n° 9 de Dechepare (1545). Sans se prononcer sur sa véritable origine inconnue, on sait qu'elle remonte au moins à l'époque médiévale, par le célèbre "Chant de Berterretche" *Berterretxen kantoria* souletine restée en mémoire avant d'être écrite, rappelant, comme le chant de Beotibar, mais en récit apparemment complet ou presque, un événement dramatique dans les conflits politiques régionaux à la fin de la guerre de Cent Ans survenu à Larrau en Soule. La très belle mélodie modale conservée (ton mineur sans note sensible longtemps utilisé aussi dans les cantiques locaux) et le rythme vif bien scandé (abusivement allongé et attardé par les interprètes modernes) en donnent parfaitement la structure prosodique. Bladé ne cite pas une autre forme prosodique assez typique plus spéciale il est vrai du domaine basque hispanique: le *zortziko*, littéralement "de huit", composé d'un quatrain coupé en huit hémistiches, qui a la particularité d'être rythmé à 5 temps ($5/8 = 3+2/8$), même si les

musicologues pensent que c'est une variation locale du très ancien 6/8 à 6 battements par mesure.

Bladé qui consacre un développement d'abord assez court aux *chants* et mélodies basques ("Caractères intellectuels. *Poésie, musique* (...) p. 229-234) où il semble bon connaisseur (il emprunte à Borrow l'expression "un peuple de chanteurs plutôt que de poètes" p. 230), s'attardera au contraire longuement, et assez vainement vu l'évidence, à réfuter l'authenticité "antique" des très contemporains ou du moins récents "Chants héroïques" ("Chapitre VI. Les Basques d'après les chants héroïques", p. 444-482). Il y insère des comparaisons entre chants basques et béarnais, l'un de ceux bien connus du rossignol, thème ancien et banal de la poésie amoureuse universelle, version française comprise ("Chante, rossignol, chante ..."), en dialecte souletin traduit à peu près juste en français, pour y voir une imitation après tout vraisemblable d'un poète béarnais du XVIIIe siècle "le chevalier Despouirins, dont les poésies béarnaises se sont rapidement vulgarisées dans le pays" (p. 480). Ce poète "composait ses poésies à Accous, dans la vallée d'Aspe (...) / où/on parle béarnais" et "contigüe à la Soule" (ibid.). Certes, mais le nom Aspe est basque comme celui de Lescun etc. et le béarnais y a supplanté ou cours du Moyen Age comme dans le reste de la Gascogne historique non restée bascophone le basque primitif, comme en témoigne d'abondance l'ancienne toponymie. Selon Bladé "L'euskara a perdu du terrain depuis les temps historiques, mais ce phénomène est particulièrement sensible sur le versant méridional des Pyrénées" (p. 304). Il suffit de remonter dans le temps pour dire la même chose, en période romane seulement, du versant "septentrional" occitan, gascon compris.

III. Langue, lexicologie et toponymie.

Sur la phonétique du basque, où lui ni ses contemporains ne semblent avoir perçu l'une des principales différences du basque par rapport aux langues dites "indo-européennes", à savoir l'absence des groupes consonantiques dits *muta cum liquida* (occlusive suivie de liquide *l* ou *r*) qui a obligé le basque ancien à les adapter, ou en insérant une voyelle dite "anaptictique" comme *libera* de *libra* "livre", ou à éliminer l'occlusive comme *luma* de *pluma* "plume", *eliza* d'un héritier bas-latin de *ecclesia* "église" (gascon "gleise") etc., ni malgré les nombreux exemples la sonorisation des occlusives sourdes latines initiales (*causa* > *gauza* "chose" etc.), Bladé s'attarde sur l'absence, elle déjà très connue, de la vibrante initiale *r*- et de l'occlusive sourde labio-dentale *f*, avec laquelle il met la sonore *v*, que le latin ne connaissait pas au profit de la semi-consonne *w* écrite *V/v* prononcée "ou" (voir ci-dessus pour *vasco/wasco* > *basque* et *gascon*), et qui en est le résultat seulement roman. Les conclusions de Bladé vont à l'encontre de tout ce que la linguistique historique moderne a parfaitement démontré. Il s'en prend particulièrement sur ces questions de phonétique (et d'autres) à l'analyse faite par l'un des premiers bascologues bien informés, l'Allemand W. von Humboldt au début du XIXe siècle, qui avait vu juste, non sans erreurs et approximations diverses normales chez un pionnier.

A propos du *r*- initial absent en basque Bladé convient "que le basque n'a point en propre de mots commençant par *r*", et cette prothèse vocalique du basque, écrit-il ensuite, "sur le versant nord des Pyrénées est un *a*. Exemple *arrastelua*, rateau, *arraza*, la race, *arrichina* résine etc. Le même phénomène se produit dans le gascon (...) De l'autre côté des Pyrénées, les Basques disent aussi *arroka* roche, *arrokia* éponge (qui adhère aux rochers), *arropa* robe etc. (...) Cependant ils préfixent plus volontiers l'*e*: *erresina* résine, *erresiñola* rossignol, *errabia* rage, etc. Peut-être en bien cherchant, trouverait-on quelques mots où ces préfixes (sic) *a* et *e*, seraient remplacés par un *i*. Ainsi, selon les pays, riz se dit *arosa* et *irisa*" (p. 272).

Tout est à reprendre dans ce salmigondis prétendu savant. D'abord ces prothèses peuvent parfois dépendre de la langue d'emprunt sans variation dialectale:

les formes *arroka*, *arropa* sont aussi communes en France qu'en Espagne, et doivent leur *a-* à des emprunts gascons tardifs, de même *arrichina* (voir ci-dessus). Ensuite Bladé n'a pas vu que ces prothèses basques sont souvent en "harmonie vocalique" avec la voyelle suivante pour *a*, *e* et *i* à la différence du gascon: *arrastelu* "râteau" (le *-a* final basque *arrastelua* est déterminant "le") vient directement du diminutif latin *rastellu* qu'il reproduit presque exactement à la prothèse près (à la différence du gascon *arrastet*), comme *arraza* du castillan *raza* ou encore *errechina* local de "résine"; ni que le basque en général, à la différence du gascon, privilégie partout la prothèse *e-*, même devant *ro-* et *ru-*: ainsi *errabia* bas-latin *rabia* "rage", *Erroma* de *Roma*, *errot* du latin *rota* "roue" (gascon *arroudet*), *erreka* "ravin" et par extension "cours d'eau" pris au vieux radical indo-européen **rek* antérieurement au gascon *arrec* "fossé" etc. La vibrante d'ailleurs est toujours forte en basque: *irris(a)* du français "riz", *arroz(a)* (et non *arosa*) du castillan *arroz* idem avec le même *-a* déterminant etc.

"Ainsi, écrit ensuite Bladé, Humboldt a parfaitement observé et décrit le phénomène phonétique dont je m'occupe. Il a de plus le tort de croire ce phénomène limité au pays basque (...) la même chose se passe, dans la majeure partie de la Gascogne, comme elle se passait jadis jusqu'en Roussillon (...) Voilà donc encore un fait qui, loin d'être spécial au basque, existait en catalan, et existe encore en gascon, qui sont deux dialectes de l'ancienne langue provençale" (p.273). Bladé, à une époque où la phonétique historique romane, particulière ou générale, en est encore à ses débuts ignore la notion de "substrat": on nomme ainsi les traces, phonétiques ou autres, qu'une langue parlée antérieurement à celle qui a été ensuite adoptée (ici le roman issu du bas-latin) a laissé dans la nouvelle langue. Pour tous les territoires et les dialectes romans correspondants cités par Bladé, ce substrat est pour l'essentiel le basque antique, même s'il est peu et mal connu encore, et aussi l'ibère pour la part la plus orientale, langue dont on sait aujourd'hui qu'elle avait en commun avec le basque, avec beaucoup d'autres traits, l'absence aussi bien du *r-* initial que de la labiodentale *f*.

La même ignorance est exprimée en effet pour la labiodentale basque dont Humboldt avait noté avec raison l'absence dans des langues amérindiennes comme en basque: "Absence de l'F, en basque et dans les langues de l'Amérique du Nord. Cette particularité a été également indiquée par Humboldt (...) D'ailleurs le gascon proscrit l'*f* et le remplace par l'*h* (*hoec*, feu, *hroundo*, fronde etc.) , et les exemples d'un procédé identique sont très-communs en espagnol (*hacer*, faire, *hierro*, fer, etc.). Ce phénomène phonétique dépasse donc les limites du domaine de la langue basque, et tout porte à croire qu'au lieu de l'imposer aux idiomes voisins, c'est elle qui a dû les recevoir d'eux" (p. 345-346). L'affirmation est évidemment absolument fautive et en contradiction absolue avec ce que la phonétique historique a définitivement démontré aussi bien pour les dialectes romans de la France méridionale que de l'Espagne, comme conséquence d'un substrat basque ou ibère selon les lieux.

Pour la déclinaison et la conjugaison Bladé s'appuie en les citant d'abondance sur les ouvrages publiés de son temps, non sans esprit critique souvent assez lucide, privilégiant pour la déclinaison (p. 289-293) l'ouvrage de Duvoisin *Etude sur la déclinaison basque* (Bayonne 1866), et pour le verbe l'ouvrage d'Inchauspé déjà cité, dont il avoue qu'il aurait bien voulu en "être l'auteur" (p. 293-304). La déclinaison basque, à savoir l'expression des fonctions du nom dans la phrase, principales ou circonstancielles, se fait par l'addition au nom invariable de suffixes toujours identiques et variant de forme selon les trois "nombres" (indéfini et défini singulier ou pluriel) et n'est qu'approximativement décrite par Duvoisin qui "ne reconnaît que neuf cas pour le seul indéfini, et huit pour le défini" (p. 289), le cas indéfini supplémentaire étant naturellement le partitif. Le sujet de transitif est nommé assez

logiquement "actif", et le sujet intransitif de même que l'objet de transitif de même forme en basque "passif" etc. (p. 292).

En tout l'unique déclinaison basque (il y en a cinq en latin mais "seulement" 6 cas dans chacune) compte une douzaine ou un peu plus de "cas" réels, avec de plus quelques variantes dialectales, imparfaitement perçus encore par Bladé et ses contemporains. Ce qui ne suffit pas tout à fait à expliquer pourquoi Bladé peut conclure sur la déclinaison basque, sans percevoir vraiment la notion pourtant simple et claire de "suffixe" de déclinaison au lieu de "postposition" mot impropre (pas de détachement possible des suffixes) en référence implicite aux "prépositions" latines et romanes dont ces suffixes jouent le rôle: "Ici, comme dans la formation des mots, l'expression des rapports résulte de la jonction des postpositions au même terme. Cela ne doit pourtant pas faire oublier la pauvreté relative de la véritable déclinaison basque sur laquelle je me suis déjà expliqué" (p. 356-357).

Pour le verbe Inchauspé avait bien vu l'essentiel du système et l'étroite liaison sinon l'indifférenciation entre nom et verbe, et que les verbes "s'expriment en basque par des noms substantifs et adjectifs (...) Ainsi, *donner* s'exprime par le substantif *emaite*, donation, acte de donner, et par l'adjectif *eman* "donné" (...) (p. 293-294). Le vocabulaire et l'analyse se sont affinés et complétés depuis le temps d'Inchauspé et de Bladé: *emaite* est un "nom verbal" (formule déjà d'Oyhénart) et *eman* "donner/donné" est la fois le radical verbal infinitif et le "participe perfectif", ce qui n'est le cas que pour les radicaux-participes en *-n*, les autres distinguant pas la forme le radical et le participe. C'est au XXe siècle seulement qu'on définira avec précision les structures de base de la conjugaison, en dehors des formes simples ou composées (auxiliées) de la conjugaison: d'une part les formes de "présent" et de l'autre celles de "non-présent" (passé et éventuel), ainsi que toute la complexité de la conjugaison pluripersonnelle en intransitif comme en transitif.

La conclusion de Bladé est au début parfaitement claire et juste par rapport à ce qu'il a lu: "Je dois noter tout d'abord la différence entre le verbe *transitif* et *intransitif*, qui domine toute la conjugaison, et ensuite la distinction entre verbes réguliers et irréguliers établie par les grammairiens. Dans les verbes irréguliers le système d'incorporation est manifeste, et la racine simple se trouve entourée des particules pronominales du sujet et du double régime, qui forment corps avec elle. Les verbes réguliers demandent un examen plus attentif. Chez eux la racine verbale précède le transitif et l'intransitif, dans lesquels on a voulu voir deux verbes auxiliaires (...) (p. 301). Ici le vocabulaire et l'analyse de Bladé et de ses modèles dérapent: en fait par "irrégulier" ils désignent la conjugaison simple, non auxiliée, la plus "régulière" en somme mais limitée à quelques verbes courants (plus nombreux dans l'ancienne langue) et en voie de régression depuis le XVIe siècle, et par "irrégulier" la conjugaison composée auxiliée, transitive et intransitive, avec ses participes. La nature des quatre auxiliaires (deux transitifs et deux intransitifs) n'est pas encore bien perçue du temps de Bladé.

Les choses se gâtent davantage pour l'analyse des formes conjuguées des "prétendus verbes auxiliaires *niz*, intransitif, et *dut*, transitif" (ibid.), qu'il ne traduit pas "je suis" et "je l'ai". Bladé prend au pied de la lettre le "savant abbé Darrigol" qui "a parfaitement démontré que *niz* est un pronom personnel pourvu d'une désinence casuelle, et signifiant *par moi*. Le même grammairien a établi que *dut* équivaut au latin *ad mihi*. C'est au fond tout ce que l'on a dit exprimer *être* et *avoir*" (p. 301-302). Comment des "philologues" avertis peuvent interpréter *niz*, dont Darrigol et Bladé savent le sens "je suis" et *dut* "j'ai" (en fait "je l'ai"), "par moi" (-z est suffixe d'instrumental en déclinaison nominale) et "vers/à moi" (sens de *ad mihi* avec datif latin) qui ne comportent aucune notion verbale (temps, mode, personne), reste incompréhensible. De simples comparaisons avec les autres formes verbales, comme *nago* "je demeure" de *egon* "demeurer" et *dakit* "je le sais" de *jakin* "savoir", montrent

que *n-* est *ni* "je" préfixé, et *-iz-* le résidu évident de *izan* radical-verbal "être", même si pour *dut*, il fallait non seulement reconnaître "je" suffixé en *-t*, et le radical reconstruit sans difficulté **e(d)un* "avoir" réduit à *-u-* reconnaissable dans toute la conjugaison de ce verbe, dont les formes nominales et participes sont sur un autre radical *ukan*. Ces changements et irrégularités sont le tribut de la très longue histoire de la conjugaison basque, sans guère là d'influence apparente des langues voisines.

En conclusion sur ce verbe basque dit à tort "régulier", en fait composé ou auxilié comme il a été dit, Bladé déclare: "Quant au verbe régulier qui peut résulter soit du progrès de l'idiome, soit de l'imitation aryenne, il paraît bien être d'une époque relativement moderne" (p. 357). C'est à la fois faux et enfoncer des portes ouvertes: "progrès" ou non de ces idiomes, dans les langues romanes modernes (que Bladé nomme très abusivement "aryennes") par rapport au latin d'origine et aux périodes anciennes, les verbes composés ou auxiliés tendent de plus en plus à remplacer les formes simples ("je suis allé" pour "j'allai", "je vais venir" pour "je viendrai" etc. etc.). Et dès le haut moyen âge le verbe auxilié basque, nécessaire entre autres pour exprimer à l'aide du participe l'aspect perfectif, est documenté (vers 950 *izioqui dugu* etc.) et même dès l'antiquité: les inscriptions de Veleia du IV^e siècle, bien avant l'invention des langues romanes, en donnent plusieurs exemples.

Les appréciations que porte Bladé sur ce système grammatical si radicalement différent des langues latino-romanes ou généralement dites "indoeuropéennes", sont en général négatives et fondées sur le préjugé qu'il en est des langues comme des "races": qu'il y en a de "supérieures" à d'autres, et tout spécialement les "celto-aryennes", comme si les langues historiques "progressaient" comme les sciences et la technologie. Partant des comparaisons partielles et à peu près totalement inopérantes établies par Chaho (p. 69-70) entre lexique basque et lexique sanscrit (le sanscrit a été tenu longtemps et à tort comme une sorte de "mère des langues et des civilisations"), Bladé écrit: "MM. Bopp et Max Müller ont prouvé, par des inductions inattaquables, qu'avant de se briser en classes distinctes, la langue des anciens Aryas s'était déjà élevée (sic) jusqu'à la flexion. Les Basques, au contraire, n'ont pas encore dépassé le procédé agglutinatif. Il n'y a donc aucun rapprochement à établir entre cet idiome et ceux qui constituent les diverses classes de la famille aryenne" (p. 333), car "l'euskara n'a jamais dépassé la période agglutinative" alors que "la langue" ou "l'idiome des anciens Aryas s'était déjà élevé jusqu'à la flexion" (p. 360 et 487). Resterait encore à savoir si les langues de civilisations orientales aussi anciennes et puissantes que le japonais (de la famille ouralo-altaïque comme le basque) ou le chinois, pour ne rien dire des langues dravidiennes du sud de l'Inde antérieures aux invasions indo-iraniennes par le nord, ont eu besoin pour perdurer et se développer de "s'élever" jusqu'à la dite flexion.

*

Bladé a vu dans le lexique basque et la toponymie qu'il constitue plus de latin et de roman qu'il n'y en a en réalité, quoi qu'il y en ait beaucoup dans le lexique général de plus de 30.0000 mots, emprunté et adapté directement du latin ancien ou populaire avec peu de changements, puis des langues romanes voisines qui en sont issues, l'occitan gascon et le castillan bien des siècles avant le français, ou même, pour peu de mots identifiés, aux époques préhistoriques où le basque ancien ou "proto-basque" est en contact avec des langues prélatines, à des dialectes celtiques ou autres: soit à peu près 80% du lexique général, à l'exception d'un lexique qu'on peut dire ancien et fondamental qui constitue tout de même de loin la plus grande partie des composants de n'importe quel discours basque. Après les listes "sanskrites" de Chaho, Bladé cite les correspondances lexicales de "source aryenne" puis "germanique" le plus souvent très approximatives et fantaisistes établies par

Charencey, ajoutant même "qu'il serait d'ailleurs facile de grossir avec le secours des *Origines indo-européennes* de M. Ad. Pictet" (p. 73-76), qui met systématiquement sans s'en expliquer autrement des noms basques déterminés en *-a* "le/la" souvent mal relevés, au lieu des bases lexicales indéterminées ou nues qui s'imposent pour toute comparaison strictement lexicale. On y relèvera seulement quelques exemples:

"*bero*, chaud; breton *berc*, bouillant" (p. 74); à quoi Bladé ajoute en note 2: "Ce mot me semble plutôt emprunté au gascon, où *r* médian égale *l*. Les Agénais disent *bullent*, bouillant, les Gascons *bourent*". Autrement dit "bouillant" participe de "boullir" héritier direct du latin *bullire* "faire des bulles" aurait fait bien avant le XIII^e siècle le basque *bero* "chaud" documenté dans le composé *urberoeta* (1213) "lieu d'eau chaude" et naturelle sans bouillon, toponyme ancien bien connu. La confusion vibrante faible/latérale *r/l* est généralement le résultat oral ou écrit d'une mauvaise audition et transcription par des non bascophones d'un *-r-* faible basque intervocalique, jamais d'une vibrante forte écrite *-rr-* (parfois *R* dans les écrits médiévaux): le gascon doit sûrement ce changement ... à son substrat basque.

"*phenn*, rocher; breton *pen* tête, cime": le mot *peña* (la forme *phenn* telle quelle n'existe pas, et *-a* castillan ne peut être pris pour un déterminant basque) étant un emprunt direct et transparent au castillan, ce que Bladé aurait pu voir, la comparaison ne touche en rien le lexique basque proprement dit.

"*uzt -*, récolte; breton, *eost*"; nouvelle note de Bladé: "*Uzt* est emprunté au gascon *agoust*, août, par contraction *aust*, en espagnol *agosto*, parce que la moisson se fait ou se complète en août" (p. 75, 1). Il se peut que *-a* de *uzta* "moisson, récolte" soit un ancien déterminant fixé au mot, mais c'est indémontrable. En basque *uztail* "lune de moisson" est le nom de "juillet" et non d'août, qui se dit *agorril* "lune de tarissement", sauf en dialecte hispanique plus latinisé, où *abuztu* de *augustu* latin (Auguste) est le mois d'août.

"*sal*, vendre; Islandais id."; note de Bladé (p. 75, 2): "*Sal*, ou mieux *sald*, vient de l'espagnol *sueldo*, sou, par extension monnaie". Cette note révèle chez le "philologue" la profonde ignorance des faits élémentaires, tant phonétiques que morphologiques et étymologiques. Le castillan *sueldo* en phonétique locale est comme *sou* en phonétique française l'héritier direct du latin *solidu*, lequel ne permet par aucun procédé de changement phonétique connu de passer des voyelles *-o-i-u* latines à *-a*-basque, sur quoi Bladé s'est permis, pour faciliter la chose croit-il, d'ajouter au radical verbal un *-d* très abusif, n'étant que le premier phonème, jamais final en basque, de la syllabe *-du* de participe perfectif, qui, lui, est très probablement emprunté par le basque au latin *-tu* (sonorisé en *-du* après latérale et nasale en phonétique basque, mais pas romane) de même fonction. Il ne sait pas établir la relation évidente entre le radical *sal* "vendre" et son dérivé nominal manifeste *sari* "prix, récompense".

"*arecha*, arbre (*a* ajouté devant *r* initial, conformément aux lois de la phonétique basque), sanscrit *rôhi*, *rûsha*; persan *arugh*, tronc, souche" etc. Bladé ne peut ignorer que le mot basque est, toujours sans *-a* déterminant, *haritz* "chêne pédonculé" (parfois en Espagne sans aspirée assez tardivement ou avec diphtongue *-ei-*: *harizavalleta* 1025 en Rioja abbaye de San Millán, ibidem même date *areiznabar*), le tout très loin des mots comparés pour la phonétique vocalique peu mobile en basque et même le sens, comme noms d'arbres bien spécifiques.

"*utzarria*, joug; sanscrit *yuga*" etc.: tous les mots indo-européens cités sont de la famille du français "joug" hérité du latin *jugu*, dont on ne voit pas du tout, sauf la voyelle *u-* initiale en basque mais pas ailleurs, le rapport au basque de même sens, qui n'est pas *utzarri* comme l'écrivent Pictet et Bladé, mais *uztarri*, mot évidemment composé mais qu'il faudrait analyser avant toute comparaison plus acceptable que celle des auteurs.

Bladé cite aussi de Charencey des séries lexicales basques comparées aux lexiques "touraniens" ("ouralo-altaïques" dirait-on aujourd'hui), en général acceptables, sauf quelques exceptions (p. 91-95):

on ne voit pas le rapport entre basque "*anay*" (en fait avec *-a* organique *anaia* malgré les nombreuses erreurs: en 1000 *de patre nostro annaia monnioz* etc.) "frère" et le mot "esthonen *wend*" sous prétexte que "la labiale s'efface souvent en basque au commencement des mots; du latin *pilus*, cheveu, il fait *ilo, ile* etc." Bladé ignorait que si le mot basque *ile* ou *ule* "poil" n'est pas en rapport évident avec *pilu* latin, qui fait du reste *bilo* en bonne phonétique basque (la basque ancien n'a pas de *p-* initial et le sonorise dans les mots d'emprunt sans "l'effacer"), les deux mots ont peut-être une origine commune et ... pas indo-européenne. On lit en effet dans le célèbre *Dictionnaire étymologique de la langue latine* d'Ernout et Meillet (édition Klincksieck Paris 1967 p. 507) pour *pilus* "poil, cheveu": "Aucun rapprochement valable. Il n'y a pas de terme indo-européen commun pour cette notion".

"*apher*, prêtre" est un mot inconnu et mal transcrit, puisque "prêtre" (dont l'origine est le latin tardif *presbiter* issu du grec comme pour le basque *bereterr*) est *aphez* (1265 *apheztegui-*) issu comme "abbé" du latin *abbas*;

"*begi*, œil; turk, *baquech*, vue": sans commenter la correspondance Bladé ajoute la note suivante (p. 92, 2): "M. de Charencey me paraît dans l'erreur au sujet de *begi*. En basque *b = v* et *g* est parfois pour *d* ou *s*. *Begi* serait donc emprunté au glossaire gascon ou espagnol". A part le changement courant en basque des occlusives intervocaliques *b/g/d*, mais pas de sifflante, et sans donner le mot roman en question, Bladé écrit n'importe quoi: sans changement depuis au moins le IXe siècle (871 *begilaza*) et sans aucun doute bien avant, *begi* ne peut dériver du latin *oculu* et de ses dérivés romans, ni gascons ni espagnols etc.

Il peut arriver que le préjugé roman serve aussi parfois le commentaire de Bladé. Charencey ayant écrit "*Phense*, prairie; suomi, *pensas*" (p. 93); il rectifie (note 2): "(...) si l'on remplace *ph* de la première syllabe par *f* ou *h* dont il tient la place, on a *fen* en languedocien, et *hen* en gascon, foin (*fenum*)". Il ajoute "qu'on s'en sert pour remplacer l'*f* dans les mots empruntés" avec de bons exemples très connus comme "*phagoa* hêtre" ("le hêtre" en réalité) et précise "le véritable nom basque de la prairie est *soroa*", terme qu'on a dit aussi d'origine latine (*solu*) mais discutée. Reste que le basque a ajouté au mot, emprunté non au latin mais au roman médiéval, le suffixe des "poussées végétales" et aussi des noms verbaux *-tze*.

De Charencey encore dans l'Appendice I (p. 493-514) à propos d'une comparaison avec le "cophte" (sic: c'est l'ancien égyptien des pharaons, langue sémitique) du "mot basque *berri*", il prétend que ce mot "ne signifie véritablement nouveau qu'appliqué aux constructions (*Sala-berry*, salle neuve, *Eliça-berry*, église neuve), et qui vient du bas-latin *barrius*" (p. 501) et accumule les erreurs: 1° outre les noms de bâtiments et de "ville" (*iri verri* 1104), l'un des emplois anciens les plus connus de *berri* "nouveau" s'appliquait aux terres et lieux nouvellement défrichés (*lecumberri* 1268); 2° le bas-latin *barrius* signifiait "muraille" ce qui a pu inciter Bladé à sa bizarre explication, sans aucun rapport avec la qualité de "neuf"; 3° et le mot *berri* s'applique à toute sorte de mots en basque.

Dans la même série de comparaisons coptes tout à fait hors de propos pour le basque, Bladé explique longuement (p. 504-505): "*emea*, femme, qui vient tout simplement du mot gascon *hemno* (Lectoure *henno*), qui lui-même dérive du latin *femina* etc." L'accumulation des nasales dans les noms anciens de féminité (et dans le tutoiement basque féminin par *-n* et *no*), latins ou autres, est assez frappante et doit résulter de couches linguistiques très lointaines et pratiquement universelles, comme l'ont démontré les comparatistes. Mais *hemno* gascon né du bas-latin à l'origine de *eme* basque est une plaisanterie un peu grosse: d'abord *eme* n'est pas "femme" mais "femelle", en composition *ema-* qui fait le composé ancien *emazte* qui est "femme"

(littéralement "femelle jeune" un peu réaliste sans doute mais anciennement on mommait "un chat un chat", et de même sens avec *ume* "petit" en dialectes ibériques *emakume*), en citation médiévale datée 1189 *emazte ona* "la bonne femme".

Bladé donne ailleurs d'autres explications tout aussi inacceptables que celles qu'il emprunte à Charencey et Pictet en les aggravant de ses propres commentaires. Ainsi:

p. 387, "corrigeant" Humboldt Bladé écrit: "je sais qu'*illuna* est composé de deux mots. Le premier est le radical *il, illa* (mort, mourir, tuer) et *luna* "lune". *Illuna* signifie donc privé de lumière, obscur. Mais *luna* vient du latin etc.". En fait à part le sens de *ilun* "obscur" et non le déterminé *iluna* "l'obscurité", il ne sait rien ou pas assez: il n'y a aucune "lune" latine ou romane dans ce mot, mais bien le mot *il* d'abord "mois, lunaison" que Bladé ne peut ignorer, et avec aspirée *hil* "mort" (la lumière de la lune est "morte"), et un suffixe locatif très commun *-un* "lieu de", c'est-à-dire étymologiquement "lieu de lune/mort": tel est le lexique basque sans rien ici de latin ni d'aryen.

p. 387-388, partant des mots basques cités par Humboldt "*barrutia*, circuit, *barrena*, *barna*, au dedans, *baratu*, cesser etc.", Bladé commente: "Quant aux prétendus mots basques *barrutia*, *barrena*, *barna*, *baratu*, je suis vraiment étonné de voir un philologue tel que Humboldt se méprendre si grossièrement sur leur origine. Ils dérivent cela crève les yeux, du bas-latin *barra*, espagnol *barra*, gascon *barro*, barre, par extension, limite, fossé, lieu clos. En eskuara *barrena*, *barna*, signifie littéralement "dans le lieu clos"; et *baratu* traduit l'idée de demeurer dans un lieu... etc." Difficile de se tromper aussi "grossièrement" que Bladé: le participe (et non infinitif) *baratu* est "arrêté", de l'emprunt latin ou castillan *parar* "arrêter" (gascon "cesser"), avec sonorisation basque de l'initiale et n'a que faire ni avec *barra* "barre" emprunt aussi qui fait *marra* en basque, ni avec la série *barna*, *barrena*: ce sont des formes modernes issues des dérivés de la base médiévale *barr* (Etxebarr commune en 1327 *chaver* phonétiquement romanisé, et Barretxe au XIVe siècle *barrechea* maisons en Soule) au sens précis de "intérieur, situé à l'intérieur", forme superlative *barren* "le plus intérieur" (1072 *barrena*) évoluée en Aquitaine à partir du XIVe siècle en *barne* de sens exclusif "intérieur" sans rien de "clos" etc.; seul *barruti* seulement hispanique et qu'il ne cite pas en ce sens est "enclos" et peut dériver du *barro* roman cité, mais aussi bien du *barr* précédent avec suffixe qualifiant ancien de la série médiévale très répandue en toponymie *behe(i)ti* "bas", *goiti* "haut", *urruti* "de l'autre côté" (sens changé en "loin" en Espagne seulement).

p. 388: corrigeant toujours Humboldt à propos du nom de ville ibère *Bilbilis*, il commente: "il a tort de croire que *pil* ou *bil* soient un radical propre au basque. Cet idiome n'a fait que lui accorder l'hospitalité, car on le trouve dans le bas-latin *pillota*, italien, espagnol, portugais et provençal *pelota*, français *pelote*, *peloton*, *pile*, *empiler*": du verbe bas-latin *pilare* "empiler, entasser" le même ouvrage d'Ernout et Meillet écrit: "Pas d'étymologie sûre" (ibid.) en indo-européen. De plus en basque le radical *bil* est précisément "réunir, cueillir", sans rapport de sens avec *pelote/pilota* etc. et très probablement bien antérieur aux mots romans cités par Bladé.

p. 390: à propos de *asta* commenté par Humboldt en toponymie comme variante de "*aitza* rocher" (en fait *aitz* sans déterminant *-a*), Bladé cite en vrac des "mots basques à sens très divers" qui "commencent aussi par *ast* et *azt*: *astea* semaine, *astia* loisir, *astitasuna* lenteur; *astoa* âne, *aztala* mollet, *aztia* sorcier", tous abusivement déterminés sans traduire l'article, et des sens approximatifs (*aztal* "talon", *azti* "devin"), mais qui effectivement n'ont rien à voir avec *aitz* "pierre rocher". Mais *as-* en graphie latino-romane en est en toponymie générale, gasconne et ibérique comprise, l'une de variantes communes (Aspe), et des formes en *asta-* ne peuvent en être exclues.

p. 392-393: après Humboldt Bladé reconnaît que "*iria* signifie ville" (en fait "la ville" d'abord au sens ancien du latin *villa*), variante *uria* (hispanique faut-il préciser) "mais je ne saurais accepter l'hypothèse que *uria* "a bien pu devenir, par la fréquente conversion de *r* en *l*, *ilia* et *ulia*". Pourtant mieux informé par des recherches faciles et connues Bladé aurait pu s'assurer que la base *ili* répandue dans toute l'Ibérie est une forme peut-être d'origine et en tout cas indissociable du basque *iri* et de ses variantes et composés, nombreux parmi ceux que cite Humboldt, sans en faire l'analyse précise et le tri qui devrait s'en suivre, dans les noms d'Ibérie, de Ligurie, de Sardaigne etc.

p. 395: à propos d'*Ilurbida* "chez les Carpétans" (Vieille Castille) interprété par Humboldt comme composé "de *iria*, *ura* et *bidea*, route, ville sur un chemin d'eau", Bladé écrit: "Humboldt n'a pas pris garde que *bidea* vient du latin *via*, car en basque *b* = *v*, et *d* a été interpolé entre *i* et *a*, chose qui n'est pas rare en eskuara". Le philologue gascon est en défaut sur tous les plans: 1° il ajoute encore à *bide* "chemin", le suffixe déterminant *-a* ("le") ici pour le faire coïncider avec celui organique et insécable de *via* latin; 2° il invente une règle de phonétique basque en "interpolant" une consonne dentale sonore *-d-* alors que le basque n'insère que la sourde *-t-* dans certaines positions des composés mais jamais la sonore et jamais devant le suffixe déterminant, et 3° la prétendue équivalence *v* = *b* n'est pas phonétique mais strictement graphique pour le *v-* latin qui était la semi-consonne *w* ("ou" devant voyelle), inconnue du basque comme de l'ibère (même erreur à la p. 416 à propos de l'écriture du nom latin de peuple *Varduli*: "les Basques n'avaient point de *v*" etc.); 4° ce qui ne suffit pas à expliquer la finale *-de* du mot basque. Le nom castillan probablement ibère *Ilurbida* est un composé évident, avec *bide* latinisé en *-a* ou autrement, du vieux nom "aquitain" *Iluro* aujourd'hui Oloron en Béarn.

Bladé commente ensuite les observations d'un livre de Boudard sur la "numismatique ibérienne" et d'autres ouvrages (p. 396-448). Les légendes de ces monnaies contiennent des noms de lieu dans lesquels on a voulu voir aussi du basque, alors qu'il s'agit bien sûr de toponymie ibère, non sans relation toutefois et même parfois identité avec des noms de lieu des régions basques (comme Murgi présent en Ibérie comme dans tout le Pays basque), au delà du célèbre *ili/iri*.

p. 412: à propos du "mot *ghiz* pour exprimer l'idée de *troupe*, *petite population*" selon Humboldt, ce qui n'existe en effet en basque ni pour la forme ni pour le sens, Bladé commente: "Je me contente de relever dans cette phrase une grosse erreur. Les Basques ne disent pas *ghiz*, mais *ghiza* (*g* dur). Ce mot ne signifie point "*troupe*, *petite population*", mais réunion d'hommes (mâles), cohorte, bataillon, parti. Il a le même sens que *ghizon* ou *gizon*, homme." Bladé a raison et tort à la fois: effectivement la forme *giz-* (sans jamais d'aspiration sûrement entendue pour les occlusives sonores ou "voisées") n'existe pas mais seulement *giza-*: c'est exclusivement la forme de composition préfixée et régulière, jamais autonome, de *gizon* "homme", et inhabituelle pour un mot en *-on* (mais pour *-o* final comme *-e* c'est la forme régulière, elle demande donc d'expliquer la nasale finale de *-on*), ce que Bladé n'a pas vu, et le mène aux sens inexacts de "réunion" etc.: *giza-bilzarre* est "assemblée des ou d'hommes" au pluriel impliqué par "assemblée", mais *gizagaizo* "pauvre homme" sans marque de pluralité est forcément singulier.

p. 416-417, à propos de *etchola* "maisonnette" pour le sens" mais "maison-cabane" pour l'étymologie: "Ce dernier mot est donc formé de *etche*, et du diminutif *ola*, qui représente exactement la terminaison *ulus*, *a*, *um*, dont il dérive. Il arrive assez souvent que pour désigner une cabane on supprime *etche* et qu'on ne se sert que d'*ola*. Mais *ola* a une origine latine, et ne pouvait par conséquent être connu des ancêtres des Basques (...)". Rien n'est plus faux que le commentaire de Bladé: 1° *olha* n'est pas un suffixe latin mais un très ancien mot indépendant entrant dans d'innombrables composés et dérivés (1024 *olaluce*, 1025 *olhavarri*, 1171 *olete* etc.) formé sur *ohol* "planche, bardeau" au sens donc "cabane de bois" comme le germanique *bord* passé

au roman *borde* et au basque *borda* (1059); 2° dans ces composés et dérivés on n'a jamais eu besoin de "supprimer" *etxe* "maison"; 3° le basque ne connaissant pas de genre morphologique dans les noms et qualificatifs (mais seulement dans les verbes conjugués et tutoyés) on ne voit pas comment on aurait adapté au basque *etxe* sans genre un suffixe latin féminin *-ula* non attesté dans les mots basques, les suffixes diminutifs basques les plus courants sans marque de genre étant *-ko* (*echecoa* déterminé au XIVe siècle en Soule) et *-to* (1082 *allabato* "petite fille", 1200 *amato* "petite mère") qui fait justement *etxeto* (1664 à Bardos) "maisonnette". Dans le lexique général ou la toponymie les mots latins suffixés au diminutif ou autres, empruntés et adaptés à sa phonologie par le basque bien avant l'apparition des langues romanes en Aquitaine ou ailleurs à partir du VIIe siècle, ont gardé en général une forme proche ou très proche de l'original, ce que le philologue ne devait pas ignorer: *Aquis* (*tarbellicis*) > *Akize* ("Ax, Dax"), *calceata* > *Galtzeta* (romans "calzada, caussade, chaussée"), *castellu* > *gatzelu* ("castillo, castet, château"), *causa* > *gauza* ("cosa, cose, chose"), *murellu* > *Murulu* ("Muret" gascon), *nigellu* > *Negelo*, *salu* > *Zaldu* (gascon "Sault") etc. Le gascon Caset vient d'un latin *casella* "maisonnette" mais n'a rien donné en basque qui avait *etxeko* et *etxeto*.

p. 433, critiquant des explications de mots basques, souvent fausses ou approximatives d'ailleurs, dans un ouvrage de Laferrière (*Histoire du droit français* T.II), Bladé en donne parfois de pires:

"*Aberatza*, richesse, ne vient pas de *abere*, troupeau, mais de l'espagnol *haber*, avoir, car avoir et richesse ne sont qu'une chose"; certes, mais 1° *aberats* (sifflante apicale et non dorsale, sans déterminant *-a*) veut dire "riche" et non "richesse"; 2° le gascon aurait pu aider Bladé, puisque *habé/haber/hauer* issu du même infinitif latin *habere* "avoir" pris nominalemeent comme en français et en espagnol est "avoir, bien, fortune"; et 3° en basque *abere* au pluriel *abereak* nommé métaphoriquement le "gros bétail" (cochons, moutons et vaches), qui seul en effet faisait la "richesse", et *aberats* "riche" est bel et bien son dérivé suffixé (qui demande analyse).

"*Alor*, et non *alar*, veut bien dire jardin; mais il est facile de couper le mot en deux, de manière à retrouver l'article *el* ou *al* dans la première syllabe, et dans la seconde *or*, équivalent de *huerta* espagnol et de l'*ort* gascon (*hortus*): le "philologue" en prend à son aise pour "couper" les mots et les transformer à sa guise sans tenir aucun compte de la phonétique historique basque qu'il ignore largement et même romane, car 1° le mot basque *alhor* n'est pas "jardin", qui est *baratze* documenté depuis le XIe siècle, mais "terre de culture", cité ainsi depuis la même époque (inséré dans une phrase latine 1027 *in allor*, 1350 *alhor*), 2° le latin *hortu* "jardin" emprunté à ses propres héritiers basques en zone ibérique, sans trace de la diphtongaison castillane en *-ue-* de *-ó-* latin accentué de "huerto" : 1258 *horteberri*, 1353 *ortusarri*.

p. 434: "*Achurza*, agriculture, est un de ces mots que les Basques créent souvent, et avec une facilité qui ne se retrouve dans aucune langue en Europe. Celui-ci a été forgé par le P. de Larramendi, et il se décompose en *ach* (*acha*) rocher, par extension terre, et *urtza*, terminaison caractéristique de la mise en œuvre et du travail". Bien que Larramendi ait en effet fabriqué des mots selon des procédés généralement incompréhensibles, il n'a pas "forgé" celui-ci qui est de formation parfaitement régulière, sauf que le sens "agriculture" est approximatif, même s'il a pu être recueilli ainsi quelque part avec la palatalisation plus courante en Espagne de *aitz* qui est bien "pierre, roc". Mais c'est le composant du nom de l'outil (âge de la pierre) *aitzurr* "pioche", où il y a peut-être *lurr* "terre", mais pas par changement de sens invraisemblable dans toute langue de "pierre" à "terre", invention gratuite de Bladé. Le suffixe *-tze* est celui de nom verbal décrivant en effet l'action ou "mise en œuvre" de piocher, avec *-a* final ou analogique ou réduction désormais admise d'un plus ancien et régulier *-tzea* déterminé: on disait avant les tracteurs *mahasti aitzurtzea* "piocher la vigne", travail annuel régulier, et c'est de là que par métaphore facile on a

pu passer à *achurza* "agriculture", qui se dit par emprunt ("labourer") et avec le même suffixe *laborantza*.

A l'occasion de la critique facile qu'il fait après d'autres ("peu de gens y ont été pris" p. 459) sur l'ancienneté de *Chant d'Annibal* puis du *Chant des Cantabres*, parmi les romanismes évidents de ce dernier texte il relève *zamo* "qui signifie bête de somme et non fardeau, comme l'ont prétendu Humboldt et Fauriel" (p. 464). En fait *zamo* sans déterminant n'existe qu'en biscayen pour signifier "carpe" etc. mais jamais "fardeau, charge" qui est le latinisme bien connu *zama* dont dérive *zamari* "porteur de charge" et de là "bête de somme, cheval" etc. Une idée générale fautive sur le lexique basque, quoique parfois répétée, est que selon Bladé il "porte des traces nombreuses d'un monosyllabisme ancien" (p. 486), sous-entendant que ce serait là le signe d'une sorte de "primitivisme". Il faudrait d'abord avoir fait le compte des monosyllabes des langues "aryennes" (*zu* basque est "vous" en français, *su* est "feu" etc.), des dissyllabes en basque etc.

L'Appendice II (p. 515-537) contient la critique, souvent justifiée, du livre de D.-J. Garat ("le sénateur Joseph Garat", qui avait été ministre de la Justice à la Convention) sur les *Origines des Basques ...* (Paris 1869), mais aussi des erreurs tranquillement affirmées, comme: "En basque *Eliza* église est une transformation de l'espagnol *iglesia*" (p. 519). En phonétique basque (voir ci-dessus) *iglesia* aurait donné *ilezia*, mot inconnu aussi bien en France qu'en Espagne, et *eliza* (1116 *eliza berria*) dérive directement d'un bas-latin issu du classique *ecclesia* passé du grec au latin tardif, avec des variantes *eleiza* et *elexa* en zone basque hispanique (1099 *eleiçabehea*), avec le *e*- latin initial et sans trace du *i*- de la phonétique castillane.

Pour le nom d'Anglet que Garat reportait sans raison ni historique ni phonétique à un "établissement militaire des Anglais" (p. 521), Bladé rappelle avec raison des noms de lieu de même radical situés un peu partout (p. 522) loin des domaines des rois d'Angleterre (comme ducs d'Aquitaine à partir du XIIe siècle à Anglet). Mais il aurait pu aller plus loin dans l'analyse en sachant que Anglet en basque se dit "Angelu", comme d'autres lieux (maison de la monnaie à Saint-Palais au XIVe siècle: en 1352 *lostau danguelue* en formule de gascon administratif correspondant au basque *angelua* déterminé comme tous les noms de maison), et que l'origine bien connue de ce mot est le latin *angulu*, "coin" et "lieu écarté, retiré", pour Anglet par rapport au centre administratif et urbain de Bayonne.

IV. Histoire.

Se fondant toujours sur l'idée fautive de l'invasion et de l'occupation par les Vascons d'Espagne du pays des Neuf peuples en y apportant la langue basque, Bladé rappelle les conflits de ces "Vascons aquitains" appelés à devenir "Gascons" avec les rois germaniques du nord, Francs mérovingiens puis carolingiens, devenus maîtres du sud de l'Aquitaine et du pays de Toulouse occitan, après la défaite à Vouillé (506) des Wisigoths qui y régnaient depuis les Romains (p. 40-48). Parmi ces événements le fait essentiel rappelé dans tous les écrits historiques et origine de la fameuse *Chanson de Roland* au XIe siècle est la destruction en été 778 de l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne au col de Roncevaux par les Vascons ou les Gascons (selon les textes des historiens), dont on pense aujourd'hui qu'ils avaient reçu l'aide des Banu Kasi musulmans de Tudela passés du côté de ces "Vascons" déjà christianisés depuis quelque temps. Ces révoltes permanentes résumées par Bladé leur avaient donné aux yeux des pouvoirs du nord et de leurs partisans (de Grégoire de Tours à Eginhard chroniqueur de Charlemagne etc.) une très mauvaise réputation de rebelles à leur domination, clairement exprimée dans leurs textes.

Charlemagne roi des Francs était passé en Espagne pour assiéger et conquérir Saragosse tenu par les Maures et y avait échoué. Rappelé pour mater une révolte des Saxons en Allemagne, il avait au passage fait détruire les remparts de Pampelune

capitale des Vascons, et c'est ce qui aurait provoqué la coalition qui attaqua au col l'arrière-garde de son armée et la détruisit complètement. Le début du commentaire (p. 469-471) que donne Bladé de cet événement d'après le récit latin très connu d'Eginhard (p. 468-469) est le suivant: "Voilà donc cette bataille, si exagérée dans les romans épiques du cycle karolingien, réduite, par un historien contemporain et bien informé, aux simples proportions d'un combat d'arrière-garde, dont l'armée de Charlemagne a peu souffert (*parumper*)". Mais le texte d'Eginhard qu'il cite et traduit dit aussi de ce combat où "ils (...) tuèrent, après un combat opiniâtre, tous les hommes jusqu'au dernier", même si le chroniqueur a intérêt à minimiser l'échec de son maître (comme Bladé pour de tout autres raisons), que "Le souvenir de ce cruel échec obscurcit grandement dans le cœur du roi la joie de ses exploits en Espagne", "exploits" par ailleurs, eux aussi, tout relatifs.

Bon lecteur de la *Notitia* en latin d'Oyhénart, où il a manifestement choisi ce qui lui convenait le mieux, Bladé ne cite pas le "second Roncevaux", à savoir la défaite au même col de l'armée envoyée par le successeur de Charlemagne en 823, qui signa la fin du pouvoir carolingien en Espagne et la naissance du premier royaume "vascon" de Pampelune ou de Navarre vers 840. De retour de Pampelune où ils avaient dit le chroniqueur "avec de grandes forces (...) réglé l'affaire", les comtes Eble et Aznar "firent l'expérience de la trahison habituelle du lieu et de la fourberie des habitants. Encerclée en effet par les habitants de ce lieu, ayant perdu toutes leurs forces, ils tombèrent dans les mains des ennemis. Ceux-ci envoyèrent Eble à Cordoue au roi des Sarrazins, mais ils épargnèrent Aznar qui leur était proche par les liens du sang" (Oyhénart, *Notitia...*, livre I, chapitre XII).

Après une critique très serrée et rigoureuse des sources anciennes assez rares, souvent lacunaires, parfois contradictoires et déformées par les propagandistes aragonais (mythe du "royaume de Sobrarbe"), Oyhénart a établi la généalogie définitive des 11 premiers rois de Navarre jusqu'à Sanche le Grand qui règne de 999 à 1033 et partage à sa mort son empire, la plus grande partie de l'Espagne déjà reconquise sur les Maures, en 3 royaumes, Navarre, Castille et Aragon, entre ses trois fils (livre I. chapitre XIII). Ces rois sont successivement en noms français connus:

1. Eneco Garcie surnommé Arista,
2. Semen Eneco,
3. Eneco Semen,
4. Garcie Semen autre fils de Semen Eneco,
5. Garcie Eneco,
6. Fortun Garcie,
7. Sanche Garcie autre fils de Garcie Eneco,
8. Garcie,
9. Sanche surnommé Abarca,
10. Garcie surnommé "le Trembleur",
11. Sanche dit "Le Grand".

Bladé n'ignore pas le nom et le surnom tous deux basques (bien qu'il ne le dise pas) du premier "Eneco Arista", expliqués par Oyhénart, et le cite sous sa forme hispanisée *Iñigo* qui est issue de la latinisation *Inicum* (que donne le texte latin d'Oyhénart) à propos de "l'élection du roi Inigo Arista" en "839" (p. 424) au Chapitre V sur "le droit coutumier". Mais au début de l'ouvrage (p. 26) sa liste des 5 premiers "Comtes et roi (sic) de Navarre" prouve qu'il a écarté la *Notitia* très délibérément. D'abord à partir d'Eneco Arista il n'est plus question dans les textes anciens de "comte de Navarre", mais de "roi de Pampelune" *rex pampilonensis*. Ensuite sa liste, commençant par un "Aznar, seigneur de Navarre" avec les dates 831 et 836 qui est un nom d'Aragon (voir ci-dessus), ne correspond pas, numéro par numéro, à celle d'Oyhénart parfaitement documentée, ni tout à fait avec le texte de Bladé lui-même

(p. 424), car il a préféré suivre la fausse liste de "*l'Histoire d'Espagne* de Ferreras (traduction d'Hermilly)" (ibid.):

Oyhénart:	Bladé/Ferreras:
1. Eneco Arista "fils de Semen" -	1. Aznar, <i>seigneur de Navarre</i> -
2. Semen Eneco -	2. Sanche, <i>son frère</i> -
3. Eneco Semen -	3. Garcie, (avec les dates 853 et 857) -
4. Garcie Semen -	4. Garcie, <i>son fils</i> -
5. Garcie Eneco -	5. Don Fortun, <i>roi</i> . -
6. Fortun Garcie-	

Le second prénom (quand il ne s'agit pas de surnom) étant le nom paternel ou patronyme dans l'usage navarrais général jusqu'au XIII^e siècle au moins, "Garcie Semen" est le second fils de Semen Eneco. On verra plusieurs fois des frères se succéder sur le trône navarrais des premiers temps. Ainsi Fortun Garcie, "Garces" dans les textes (qui veut dire "fils de Garcie"), 6^{ème} et non 5^{ème} roi de Pampelune selon la généalogie très minutieusement documentée et raisonnée d'Oyhénart, fils aîné de Garcie Eneco, renonce au trône et se retire au monastère de Leyre. Oyhénart, citant une "charte des rois" du monastère de Leyre qu'il a consultée avec d'autres textes, explique comment les Navarrais en assemblée écartent du pouvoir ses enfants, et font appel au frère de Fortun qui était en Gascogne: "devenu vieux, il se fit moine au monastère de Leyre, et régna pour lui son frère Sanche Garcie ("Garces") avec sa femme la reine dame Toda etc." (Livre I, chapitre XI).

Bladé ignore aussi Oyhénart sur l'origine d'Eneco Arista. L'historien démontre assez solidement par l'analyse serrée des rares textes anciens, qu'il venait du pays basque d'Aquitaine et plus précisément du pays de Baïgorry (le quartier de l'église s'y nommait "Haritzeta", nom médiéval bien documenté et depuis oublié) et non de Bigorre où aucun comte n'avait jamais porté les noms "Eneko, Garcia, Sanche et Semen". Il ne mentionne pas les étroits liens familiaux des princes des deux versants: rois de Navarre et comtes-ducs de Gascogne jusqu'au milieu du XI^e siècle; ni que Sanche Garcie partit de la cour des comtes "gascons" de St-Sever au palais du "Palestrion" créé par les Wisigoths, comme plus tard Sanche dit Abarca pour lever le siège de Pampelune par les Maures, ce qui valut à ce dernier son surnom basque "Abarka", chaussure grâce à laquelle il avait fait traverser de nuit les cols enneigés à son armée de "Basquitans" et Gascons; ni que le petit-fils d'Abarca "l'empereur des Espagnes" Sanche le Grand eut aussi pendant quelques années le titre et le pouvoir de "comte de Gascogne" ("dominator totae Guasconiae" dans la formule latine documentée), avant de laisser le comté à Bernard Tumapaler son cousin, qui se retira au couvent et vendit la Gascogne au duc poitevin de Bordeaux: fin de la Gascogne comtale et historique.

Oyhénart n'avait pu définir clairement les conditions et périodes exactes du rattachement à Pampelune des territoires aquitains restés basques ou selon son mot "basquitans", dont une partie ne se nommera "Basse-Navarre" qu'au XVI^e siècle après l'usurpation et l'occupation de la Navarre par Ferdinand le Catholique et Charles-Quint (1512-1530) et le partage frontalier qui mit fin à la guerre. C'est à cette même période seulement que l'administration castillane occupante compte et nomme ce territoire comme une "mérinie" ("merindad cispyrénéenne" selon Bladé, p. 52). Jusque-là c'était la "châtellenie d'Outremonts" ("Ultrapuertos" pour Pampelune) ou de "Saint-Jean", depuis la création par Sanche le Sage vers 1180 de la forteresse puis de la nouvelle ville administrative de Saint-Jean-Pied-de-Port. Cette création faisait suite à la destruction de l'ancien "St-Jean-de Cize" (depuis lors St-Jean-le-Vieux) étape romaine et fortifiée par l'équipée de Richard (futur "Cœur de Lion") duc d'Aquitaine venu soumettre les vicomtes locaux (Dax et Bayonne) en 1174. Le "mérim" était le titre du chef de la milice dans chaque pays ou "vallée", qui survécut juqu'à la fin du XVIII^e siècle. Les historiens ont montré que les pays de Baïgorry, Cize, Ossès,

Irissarry et Arbéroue avaient été rattachés à Pampelune au début du XIe siècle du temps de Sanche le Grand qui y avait créé la vicomté de Baïgorry. A l'extrême fin du XIIIe siècle le vicomte de Dax-Tartas fait hommage au roi de Navarre Sanche VI le Sage pour les pays bascophones de Mixe et Ostabarès jusque-là restés à l'ancienne Gascogne puis Aquitaine ducale: la Navarre d'Outremonts future "Basse-Navarre" est alors pleinement constituée.

Bladé nomme avec assez de précision toutes les "paroisses ou communautés" (ibid.) de ces "pays", ou "vallées" terme administratif officiel au moins depuis la "charte" latine d'Arsius vers 980 mais qu'il n'utilise pas. Tous leurs hameaux ou quartiers anciens ou plus récents (Bidarray etc.) ne formaient pourtant pas des "paroisses" particulières. Il mêle aussi le val de "Lantabat" de la vicomté et évêché de Dax jusqu'à la Révolution avec les pays d'Irissarry et Armendaritz (avec Iholdy) qui étaient de l'évêché de Bayonne-Labourd.

Dans une longue note sur "l'histoire religieuse" enfin (p. 55-56, note 1), Bladé s'appuyant sur la charte d'Arsius délimitant à la fin du Xe siècle les anciens territoires de l'évêché labourdin ou bayonnais en Aquitaine et en Espagne (Navarre et Guipuscoa), laisse entendre que cette délimitation marque le début du diocèse bayonnais: "le diocèse de Bayonne n'apparaît pour la première fois qu'avec Arsius, en 980". Certes encore une fois les évêques bayonnais "dès le premier" siècle sont sans guère de doute le fruit de la propagande religieuse, car la cité romaine fortifiée avec sa garnison militaire n'apparaît qu'au IVe siècle, et selon l'historien de la latinité régionale Camille Jullian une cité supposait un évêque. Pourtant Bladé a rappelé que l'Aquitaine était occupée par les Normands païens "idolâtres établis à l'embouchure de l'Adour" (ibid.). Ils avaient détruit les évêchés, pillé les églises et monastères de la Gascogne ducale, seul survivait celui de "Bazas et de Gascogne" titre que portait Arsius Racca se revendiquant aussi "évêque labourdin", mais n'y résidant certainement pas, du moins jusqu'à la bataille de Taller remportée en 952 par le duc Guillaume-Sanche qui libère le pays des Normands et permet les reconstructions (Renée Mussot-Goulard, *Les Princes de Gascogne*, CTR éditeur, 1982, p. 135-136). C'est évidemment le temps et le contexte où se situe la charte de reprise de l'évêché bayonnais par Arsius, non de son début.

*

Enfin l'emploi constant du mot "euskarien", pour dire "basque" nom ou adjectif de peuple ou de langue indifféremment, est révélateur de l'état d'esprit de Bladé quant au problème. Il utilise pour nommer le "peuple" et selon lui "la race" le nom de la langue *euskara* qu'il suffixe comme les noms de peuples. C'est une chose bien connue que les Basques eux-mêmes se nomment seulement par leur langue: *euskaldun* mot fait de *euskal-* forme de composition régulière de *euskara* avec le relatif ancien *dun* "qui a, qui possède" (relatif moderne *duen*): "qui a l'euskara", *euskara* étant donc littéralement "la manière basque" sous-entendu "de parler", et par conséquent *eusk-* "basque". Le mot n'est pas documenté avant le XVIe siècle (*huescaldun* 1545), mais il devait certainement préexister, puisque son antonyme *erdara* "la manière (de parler) non basque, étrangère au basque", et le dérivé *erdaldun* "qui a une autre langue" le sont dès le XIIIe siècle comme surnoms: 1276 *miguel erdara*, 1300 *lope erdalduna*. Bladé a fabriqué ou adopté *euskarien*, qui ajoute au composé mal coupé *euskar-* le suffixe "de peuple" c'est-à-dire pour lui "de race", comme on dit "Indien, Italien, Parisien, Péruvien" etc. On ne connaît le mot ethnique, et non linguistique, issu du latin *vasco* "basque" que dans le texte de Dechepare en 1545 (*basco, bascoac, bascoec*), mais il devait aussi préexister puisqu'on le trouve aussi bien en anthroponymie (1361 *johan de saut dicho basco* "J. de Saut dit Basque") qu'en toponymie médiévales (1208 *basquazen* "Bascassan" en Cize).

Bladé aurait pu s'interroger en "philologue" sur la base *eusk-* de *euskara* et *euskaldun* et la comparer au nom ancien d'Auch, devenu au IXe siècle après "Elusa" /Eauze probablement dévasté par les Normands métropole ecclésiastique de Gascogne, dont les habitants "auscitains" étaient dits en latin *Ausci* prononcé "aouzki". Le radical *auzk-* de ce nom est extrêmement proche de la base *eusk-* c'est-à-dire "basque" qui fait *euskara*, *euskaldun* etc. et c'est très probablement le même, avec peu de changements phonétiques et parfaitement explicables: 1° la diphtongue *aus-* s'est fermée par assimilation vocalique banale en *eus-*; 2° la sifflante dorsale en prononciation latine comme dans *causa* restée en basque sans changement *gauza*, est passée à l'apicale basque (inconnue du latin et des langues romanes) *-s-*, comme dans les emprunts latino-romans en principe plus récents: *rosa* > *arrosa* "rose" etc. Ce changement de *auzk-/euzk-* à *eusk-* serait donc aussi relativement récent. On doit alors observer que le nom ethnique latin *vásco* > "basque", accusatif *vascónem* > "wascon > gascon" a dû suivre le même changement, puisque Dechepare en 1545 n'aurait pas écrit et répété *basco* si la sifflante avait été encore dorsale comme *causa* > *gauza*. En revanche la prononciation du nom de lieu archaïque *Bazkazan* (Bascassan en Cize) a pu conserver la dorsale initiale du *vasco* latin.

Le nom d'Auch a été peut-être anciennement "*Auzco" puisque l'habitant a un nom latinisé *Auscus* singulier obligatoire du pluriel documenté *Ausci* "les Ausques" (avec une autre suffixation de noms de peuple *Auscenses* "les Auscitains"), et au génitif pluriel latin documenté aussi l'expression *Augusta auscorum* "Auguste des Ausques". Oyhénart cite Pomponius Mela, géographe latin du 1er siècle, qui nomme Auch *Elusaberris* (*Notitia...*, Livre III, chapitre VIII): ce nom basque latinisé "Eauze neuve" (comme *Eliberris* pour Iliberri/Irberri etc.) indique qu'Auch est postérieur à la vieille cité d'Elusa/Eauze. Au XIVe siècle l'archevêque fait bâtir un château fort au lieu dit *Bassoa* (ibid.): en basque *basoa* est "la forêt" et on a donné aussi depuis longtemps ce mot comme base des noms de Bazas et Bazadais, le plus septentrional des Neuf peuples. Le nom ancien d'Auch a un curieux correspondant dans la toponymie médiévale de la vallée de Baïgorry: la maison noble "Auzku" (en formule gasconne en 1366 *Lassale dauzcue*, le *-e* final représentant le *-a* déterminant basque) dite "Auzkia" par changement régulier en phonétique basque locale: *Auzkua* > *Auzkuya* > *Auzkia*. Elle occupe une grande motte naturelle aménagée à l'entrée de la vallée. En poussant plus loin l'analyse, on rencontre la base oronymique *auz*, probablement variante du très connu *aitz* "pierre, rocher", et par extension "mont", qui nomme, entre autres, la plus haute montagne de la région faisant limite entre la Navarre et la Basse-Navarre et point culminant à 1305 mètres: l'Auza. Diminutif basque en *-ko* ou autre dérivé de cette base, le nom basque d'Auzku et de sa motte en Baïgorry n'est pas sans analogie avec la forte élévation au-dessus du cours du Gers où s'est installée, après le déclassement d'Eauze premier archevêché gascon jusqu'au IXe siècle, la métropole ecclésiastique d'Auch. Bladé du pays d'Armagnac au nom bien latin, qui se croyait sans doute Celte, était bien plus sûrement "Vascon" comme ses voisins d'outremonts navarrais et aragonais, et devenu "Gascon".

Reste une difficulté, qui ne touche en rien les origines de Bladé: la relation possible entre les deux bases lexicales monosyllabiques qui ont nommé le "Basque", langue et peuple: *eusk-* basque et *wasc-* latin, constitués pratiquement des mêmes phonèmes. Si l'origine du premier est dans le nom latinisé des "Ausci" et le toponyme basque relevé au XIVe siècle mais antérieur de plusieurs siècles en réalité, Auzku, la différence avec la base latine *wasc-* ne tient qu'à une simple métathèse vocalique: *au-* ("aou") > *wa-* ("oua"); ou l'inverse si la forme latine est la plus ancienne: *wa-* > *au-*. Ce changement dans un sens ou dans l'autre n'a rien d'impossible en phonétique historique, et il n'est point exclu qu'il s'agisse de deux formes de la même base lexicale qui se sont différenciés au cours du temps.

Jean-Baptiste Orpustan (mars 2020)

